INSTRUCTION PASTORALE

DE

MONSEIGNEUR L'EVÊQUE DE NIMES

Au Clergé de son Diocèse

CONTRE UN OUVRAGE INTITULÉ

VIE DE JÉSUS, par Ernest Renan

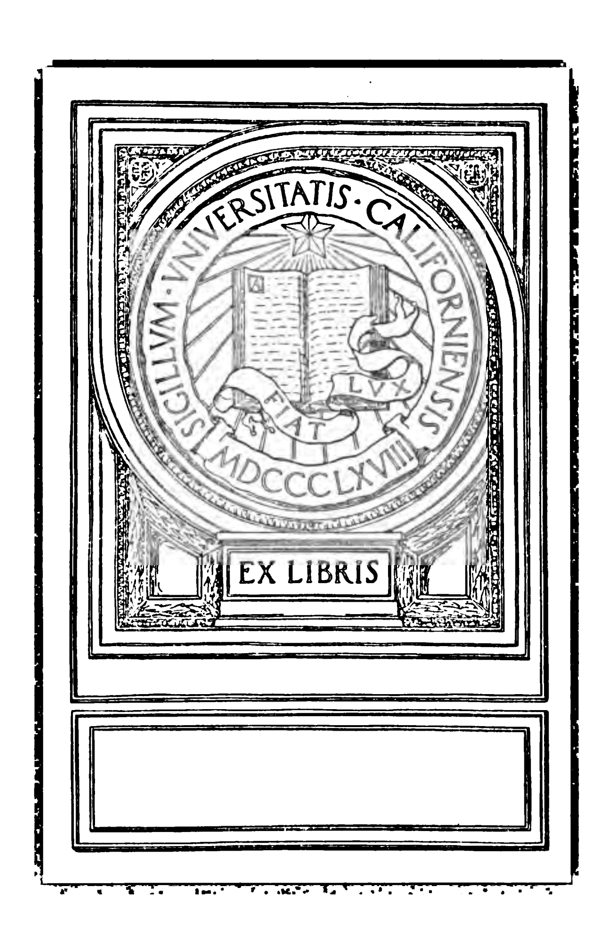
LA DÉDICACE — LES PRINCIPES — LES SOURCES

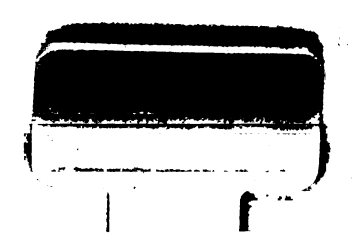


NIMES
TYPOGRAPHIE SOUSTELLE, IMPRIMEUR DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE
Boulevart St-Antoine, 9

1863




SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



INSTRUCTION PASTORALE

DE

MONSEIGNEUR L'EVÊQUE DE NIMES

Au Clergé de son Diocèse

CONTRE UN OUVRAGE INTITULÉ

VIE DE JÉSUS, par Ernest Renan

Tom IV, page 160.

Nîmes. — Typ. Soustelle, imp. de Mgr l'Evêque, boulev. St-Antoine, 9.

N° 71



CLAUDE-HENRI-AUGUSTIN PLANTIER, PAR LA GRACE DIVINE ET L'AUTORITÉ DU SAINT-SIÉGE APOSTOLIQUE, ÉVÊQUE DE NIMES, ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL,

Au Clergé de notre Diocèse,

SALUT ET BÉNÉDICTION EN NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

C'est dans les gorges des Pyrénées où d'impérieux besoins de santé nous ont conduit pour quelques semaines, Nos très-chers Coopérateurs, que nous avons reçu de Paris la nouvelle *Vie de Jésus* (1), et nous nous hâtons de vous déclarer que cet ouvrage est une humiliation pour la France, parce qu'il est une affliction pour l'Eglise.. A vrai dire, il est plus ancien dans le monde que le nom de celui qui l'a signé ne le suppose. Une première fois il fut écrit par Cérinthe, Ebion et les Nicolaïtes, blasphémateurs contemporains des Apôtres eux-mêmes, et ainsi peut-on dire que sa nouveauté date de plus de dix-huit siècles. Arius en reprit la trame à-peu-près trois cents ans plus tard; comme les hérétiques, ses aïeux, il invoqua de misérables chicanes de textes pour se sous-

(1) *Vie de Jésus,* par Ernest Renan.

traire à l'autorité des traditions, et nia la divinité du Christ par les Ecritures qui, cependant, n'ont pas d'autre but que de la démontrer. Les Sociniens vinrent à leur tour, après une longue succession de novateurs, trancher ce dogme sacré par sa racine en repoussant, au nom des saintes Lettres, le mystère de la Trinité. Enfin, comme Voltaire s'était armé de bel esprit pour précipiter le Christ du trône que lui avait dressé l'adoration des âges, Strauss, de nos jours, a tenté d'aboutir aux mêmes conclusions par l'emploi d'une fausse science, et M. Renan n'est aujourd'hui que le dernier anneau d'une immense chaîne de conspirateurs, suscités tour-à-tour par l'esprit de mensonge et d'impiété contre la divine royauté de Jésus-Christ dans le monde. Mais le blasphème ne s'use pas plus que la vérité. Quoique vieille de tant de siècles, quoique répétée tant de fois, sous tant de formes et par tant de plumes déicides, la négation sur laquelle roule la *Vie de Jésus*, n'en est pas moins désolante pour l'Eglise. Jésus-Christ est son Dieu ; Jésus-Christ est son fondateur ; Jésus-Christ est son époux ; Jésus-Christ est son trésor. A tous ces titres elle le chérit d'un amour saintement passionné ; et le dernier coup qu'il vient de recevoir, comme tous ceux qui l'ont antérieurement outragé, l'aura meurtrie elle-même au plus profond de son âme.

Et ce qu'il y a plus de triste, c'est le calme général avec lequel on accueille l'apparition de semblables ouvrages. Autrefois les audaces d'Arius agitèrent le monde d'une indignation glorieuse ; au dix-neuvième siècle, M. Renan reprend les blasphèmes d'Arius, et l'univers ne s'émeut pas. Le livre de l'agresseur est lu avec une avidité qui tient de la fureur, et la masse des chrétiens reste immobile et muette. On va même jusqu'à prétendre que le silence doit être l'unique réfutation de M. Renan, et que c'est lui faire trop d'honneur que de ne pas écraser son livre uniquement sous le poids de la pitié. Il nous est impossible de partager cette opinion. « Viendra un moment, » disait l'apôtre S. Paul, « où les hommes ne pourront plus supporter la saine doctrine ; ils se choisiront des maîtres selon leurs vœux et qui ne s'occuperont que de flatter doucement les oreilles, et les peuples alors se détournant de la

vérité, se retourneront vers des fables puériles. Mais vous, continuait l'Apôtre, veillez, travaillez de tous vos efforts à lutter contre l'erreur, et faites l'œuvre d'un évangéliste (1). » Nous avons pris pour nous cette exhortation de S. Paul, ou plutôt de l'Esprit-Saint lui-même. Une pieuse indignation s'est emparée de nous à l'aspect du nouveau crucifiement, auquel les critiques et les rhéteurs viennent de condamner notre Dieu, et de l'insouciance générale avec laquelle on assiste à ce forfait d'un autre Calvaire. Nous aurions voulu être un Athanase ou un Hilaire, pour faire éclater ce sentiment avec plus d'énergie et d'autorité. Mais, malgré notre néant, malgré l'obscurité de notre plume et de notre nom, il nous a été impossible de forcer notre voix à se taire : et si, dans les cris que nous avons poussés, il en est quelques-uns qui doivent paraître violents, nous n'en éprouvons point de remords, et nous n'en faisons point d'excuses, parce que nous ne concevons pas qu'on discute sans ardeur un écrit dont l'impiété fait frémir les Cieux mêmes jusque dans leurs dernières profondeurs.

Il y a deux parties dans l'ouvrage de M. Renan, l'*Introduction* et la *Vie même de Jésus*. Nous commençons par l'Introduction. La préface est ordinairement capitale : c'est là l'endroit, comme le disait Bossuet, où les auteurs font le mieux sentir leur esprit et leur dessein (2). Son importance est extrême dans le livre de M. Renan. Il a développé là ses principes et ses règles de critique et d'exégèse ; il y a également exprimé ses jugements sur les sources d'où il a tiré les éléments de son travail. Tout le reste du livre dépend de cet exposé ; s'il croule, l'ouvrage entier le suivra dans sa ruine. C'est pour cela que nous l'avons attaqué avant tout; si nous avons réussi, nous aurons écrasé la tête du serpent. Un peu plus tard nous traiterons la seconde partie.

C'est aux Eaux-Bonnes que nous avons entrepris cette tâche. Le repos nous était prescrit et presque nécessaire ; mais le besoin des âmes à prémunir et la gloire de Notre Seigneur à venger, nous

(1) II Tim. IV.

(2) Bossuet, *Instruction sur la version de Trévoux. — Remarques générales*.

ont parlé plus impérieusement que notre état de fatigue. Les livres nous manquaient. Mais des ecclésiastiques aussi obligeants qu'honorables, ont mis quelques volumes à notre disposition (1). Ce n'était pas tout ce qu'il nous fallait. Mais nous croyons en avoir tiré un parti suffisant pour faire ressortir avec évidence les erreurs et les faiblesses dont l'introduction de la *Vie de Jésus* surabonde.

I

Avant d'aller au fond des doctrines, nous devons dire quelques mots de la Dédicace.

Un membre de l'Institut de France, M. Renan, avait été chargé par le gouvernement impérial d'explorer l'ancienne Phénicie. Amené par l'objet de sa mission, comme il nous l'apprend lui-même, à résider sur les frontières de la Galilée, il y avait voyagé fréquemment. Il avait traversé dans tous les sens la province évangélique, visité Jérusalem, Hébron, Samarie (2); constaté par lui-même l'accord frappant des textes qui racontent l'histoire de Jésus et des lieux qui en furent le théâtre, la merveilleuse harmonie de l'idéal évangélique avec le paysage qui lui servit de cadre, et cette admirable correspondance avait été pour lui comme une révélation (3). Courbé, pour ainsi dire, et comme accablé sous le poids des grandes observations qu'il avait recueillies, pressé d'ailleurs par l'été dont les ardeurs sont si redoutables sous le ciel de l'Orient, il dut chercher le repos et l'ombre dans les replis protecteurs de quelque haute montagne. Ses préférences le conduisirent au Liban.

(1) M. l'abbé Minjoulet, archiprêtre de Ste-Marie d'Oloron, M. Laborde-Bois, curé d'Aas, faisant le service des Eaux-Bonnes, et M. l'abbé Nicolas, prêtre de St-Sulpice, retiré momentanément à Pau pour remettre sa santé que les labeurs du professorat ont compromise.

(2) *Vie de Jésus* : INTRODUCTION, LIII.

(3) *Id. Ibid.*.

Ghazir lui prêta momentanément asile, et c'est là que, fixant en traits rapides l'image qui lui était apparue sur la terre de Judée, il ébaucha du moins, s'il ne composa pas, cette histoire de Jésus dont il vient de doter le monde (1).

C'est ce qu'il nous apprend sous la forme du récit; il nous l'avait déjà révélé sous celle de l'élégie. Il s'adresse à sa sœur, compagne et peut-être victime des épreuves de son voyage, et il lui dit à travers la tombe : « Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazir où, seul avec toi, j'écrivais ces pages (2). » Ainsi c'est bien à Ghazir, c'est bien dans le Liban qu'a germé ce livre, comme le fruit d'une plante exotique et vénéneuse. — Et comment après cela l'auteur ose-t-il ajouter : « Ces pages inspirées par les lieux que nous venions de parcourir (3) ? » Non, non, bien loin d'avoir inspiré ces pages dans le sens où vous les avez écrites, les lieux que vous aviez parcourus, comme ceux où vous étiez assis, protestaient contre l'esprit dont votre ouvrage était animé et contre le blasphème qui devait en être la conclusion. A vos pieds se déroulait la mer de Phénicie; vous aperceviez au loin sur ses bords ou dans ses flots l'emplacement ou les ruines de Tyr et de Sidon. Au-dessus de ces vagues et de ces décombres comment n'avez-vous pas vu planer l'ombre d'Ezéchiel ? Ezéchiel le prophète des vengeances divines contre ces villes coupables ; Ezéchiel qui, après avoir menacé à son tour Jérusalem de la foudre et de la mort, lui prédisait une restauration mille fois plus brillante que sa première gloire par ce Christ même qu'outrage votre plume ? — Vous écriviez sur les pentes du Liban ; peut-être n'étiez-vous pas très-éloigné des rejetons de ces grands cèdres, tant de fois chantés par les auteurs bibliques et auxquels David et Isaïe en particulier comparaient l'orgueil et la gloire des impies (4). Les uns et

(1) *Vie de Jésus,* INTROD., LIV.

(2) *Idem,* DÉDICACE.

(3) *Id. Ibid.*

(4) PSALM. XXXVI, 35. — ISAÏ, XXXVII, 24.

les autres avaient successivement entretenu ces montagnes et les antiques forêts qui les couvrent des vœux impatients par lesquels ils appelaient le Désiré des nations. Une fois apparu, le Messie à son tour les visita, quand il parcourut le pays de Tyr, de Sidon et de l'ancienne Décapole (1). Tout émus encore, malgré les siècles, de ces souvenirs augustes, si ces lieux avaient soupçonné de quelles impiétés vous prétendiez les rendre solidaires, en retour de l'hospitalité qu'ils vous offraient, ils auraient tressailli d'horreur pour venger Celui que vous insultiez sur leurs sommets jadis célébrés par les prophètes et sanctifiés par l'Homme-Dieu lui-même. — Que sais-je encore si, de la retraite où vous faisiez vos tristes études, vous ne découvriez pas dans les brumes lointaines de l'horizon les derniers contreforts des monts de la Galilée ? Et c'était en vue de ces hauteurs où l'histoire de Jésus, qui à distance semble flotter dans les nuages d'un monde sans réalité, avait pris un corps, une solidité qui vous étonnaient (2), c'était là que vous mettiez ce corps en pièces ? que vous rameniez cette solidité à l'état de chimère ? et qu'au lieu de décrire le vrai Jésus qu'avait admiré, béni et crucifié la Palestine, vous composiez le roman d'un Jésus qu'elle ne connut jamais ? — Non, non, vous ne pouviez choisir pour édifier ce monument d'apostasie un théâtre qui le rendît plus coupable. Il n'est que trop vrai que vous l'avez écrit fort près des lieux mêmes où Jésus naquit et se développa (3) ; mais à chacun des coups dont vous frappiez les évangiles pour les mutiler, à chaque trait que vous donniez à la figure de votre Christ imaginaire, il n'est pas une cime, pas une vallée, pas une ruine, pas un torrent qui n'eût pu répondre par un cri d'anathème, et si l'armée des étoiles succédant à l'accablante lumière (4) avait eu conscience des entretiens que vous échangiez et des lignes que vous traciez sous votre abri solitaire, tout l'éclat de ces constellations se serait voilé pour ne pas assister à ce nouveau déicide.

(1) Marc, VII, 24, 31.
(2) *Vie de Jésus*, INTROD., LIII.
(3) *Id. Ibid*, LIV.
(4) *Id.*, DÉDICACE.

En même temps que l'auteur outrageait de près un passé biblique, il insultait aussi un passé français. Tous ces rivages de Phénicie, toutes ces villes debout ou tombées, toutes les gorges et toutes les saillies des montagnes qu'il avait sous ses yeux lui rappelaient les Croisés, enfants avec lui d'une commune patrie. Ils avaient débarqué dans ces golfes, bâti des tours sur ces promontoires, combattu dans ces vallées, rougi de leur sang les flots de cette mer azurée, laissé leurs dépouilles partout, aussi bien sur le sable de la grêve que dans les gouffres de la mer qui vient y mourir. Et pourquoi tout cela? Pour délivrer le Tombeau du Christ? Et pourquoi tant tenir à délivrer ce tombeau? Parce que dans leur conviction, c'était le sépulcre d'un Dieu. Ainsi les Croisades ne les ont emportés vers le Liban que pour faire un acte solennel de foi devant le monde et les siècles. Ah! puisque vous deviez découronner leur Christ et leur Dieu, puisque par ce détrônement sacrilége vous deviez accuser leur sainte entreprise d'extravagance et leur chevaleresque piété de délire, puisqu'à part son rire infernal, vous deviez reprendre et continuer le déisme de Voltaire, il ne fallait pas en faire l'odieux essai sur la cendre et la tombe même des Croisés. Que vous eussiez attendu pour rédiger votre livre d'être de retour en France, sans doute ce n'est pas une circonstance qui eût fait que le blasphème cessât d'être un blasphème; mais l'espace et le bruit des flots l'eussent en quelque manière empêché d'aller troubler dans leur sommeil les vieux combattants de la croix. Avoir au contraire, pour préparer la plus odieuse des agressions contre la divinité du Christ qu'ils aimèrent jusqu'à la mort, choisi les bords qui les virent se battre et le sol où leurs ossements reposent, c'est avoir manqué aux plus vulgaires égards commandés par le patriotisme.

C'est avoir également failli aux convenances de l'hospitalité. La *Vie de Jésus* est éclose dans une *cabane Maronite.* Celui qui l'avait prêtée à l'auteur était probablement catholique. Tout au moins la plupart des habitations qui l'environnaient, dans la montagne, abritaient certainement des catholiques fidèles. Le soir quand, fatigué des compositions du jour, l'écrivain conviait sa sœur, lasse

aussi sans doute des transcriptions qu'elle avait faites pour son frère, à converser doucement, sous le ciel brillant encore, même après le départ du soleil, et sous l'aimable courant de la brise embaumée, il devait entendre la cloche des monastères et des villages retentir non-seulement comme un soupir, comme un cri de la terre vers le Ciel, mais encore comme une profession de foi à la divinité du Christ, dont elle semblait implorer la bénédiction pour le repos où l'on allait s'ensevelir. Ce dogme sacré, antique héritage du Maronite, en fait aussi la vie; c'est ce qui l'a toujours soutenu dans ses épreuves, c'est ce qui l'aide encore à présent à guérir les plaies horribles qu'a faites naguère à sa race la barbarie combinée des Musulmans et des Druses. Il y avait dans cette foi simple et vénérable, je ne sais quoi de sacré qui vous demandait le respect. Par là-même surtout qu'elle vous abritait sous son toit, vous ne deviez point abuser de sa demeure pour démolir son objet; et pendant qu'elle vous faisait tout au moins une politesse, il était indigne de l'en payer par une perfidie. Ainsi ne parlez pas à votre sœur des lieux où vous avez ensemble composé ce long blasphème contre la divinité de Jésus. Ce souvenir serait propre à la troubler jusque dans le sein de Dieu, si toutefois, hélas! elle y repose (1).

II

Pauvre sœur! qu'en avez-vous fait? vous avez été, dans votre adolescence et votre jeunesse, sincèrement catholique. Si vous n'aviez pas eu non-seulement la foi mais une foi profonde, vous n'auriez jamais eu la pensée d'entrer au séminaire de St-Sulpice et de franchir les premiers pas de la cléricature. Il est impossible que celle à qui vous avez dédié votre livre n'ait pas partagé vos saintes convictions de cette époque, la plus pure et la meilleure de votre vie. La vérité,

(1) *Vie de Jésus*, DÉDICACE.

telle que l'enseigne l'Eglise, devait bien aller à cette âme que vous supposez sans tache. Mais au Liban, s'il faut vous en croire, elle a cessé d'être chrétienne. Pendant vos longues conversations à Ghazir, le firmament, même la nuit, était radieux sur vos têtes: mais l'obscurité s'était faite dans votre intelligence. Etait-ce par son influence que les ténèbres avaient envahi votre âme? Etait-ce par vos sophismes qu'elles étaient descendues sur la sienne? je l'ignore. Mais puisqu'alors vos pensées étaient communes, puisqu'à vos doctrines elle ne savait opposer que des doutes discrets (1), puisqu'après avoir relu chaque feuille de votre ouvrage et l'avoir recopiée sitôt écrite (2), elle vous disait qu'elle aimerait ce livre, parce qu'il vous plaisait (3), il faut bien admettre qu'elle aurait signé avec vous la *Vie de Jésus,* et que ses mains se sont unies aux vôtres pour arracher au Christ le diadême de sa divinité. Quel attentat pour une femme que la mort va frapper de son aile (4)! Rien n'est plus douloureux à voir que le spectre du rationalisme assis au chevet de son agonie, rien que l'aveuglement d'un frère faisant à sa sœur une gloire de s'être endormie dans les *douces méditations* (5) du blasphème.

Aucune humiliation ne sera épargnée à cette pauvre âme. Au delà de la *Vie de Jésus*, elle entrevoyait, comme son frère, les protestations que ce livre ne manquerait pas de soulever. C'étaient tous les catholiques *sincères* et point *indépendants*, représentés, même à l'Institut à côté de M. Renan, par des noms incontestablement aussi glorieux que le sien. C'était, avec le clergé secondaire, pour employer l'expression du temps, l'Episcopat, Rome à sa tête, et cela d'un bout du monde à l'autre. C'était derrière et au-dessus de l'Episcopat contemporain, celui de tous les siècles avec tant de formidables génies dont il s'honore, et qui s'unit avec nous dans une foi commune à la divinité de Jésus-Christ. Par intervalles

(1) *Vie de Jésus*, DÉDICACE, III, IV.
(2) *Id. Ibid.* III.
(3) *Id. Ibid.* IV.
(4) *Id. Ibid.* IV.
(5) *Ibid.* IV.

cette immense nuée de témoins indignés apparaissait aux yeux de la sœur pour condamner et maudire les impiétés du frère, et il était impossible qu'elle n'en fût pas un moment émue. Mais la tendresse de M. Renan se hâte de nous rassurer. Pour calmer ses craintes, cette pauvre enfant se disait à elle-même que tout cela ne devait être que *les étroits jugements de l'homme frivole* (1); elle *fut toujours persuadée*, malgré les inquiétudes qu'elle éprouvait de temps en temps, *que les âmes vraiment religieuses finiraient par se plaire* (2) dans la lecture de cette ouvrage contre lequel tant de voix d'ailleurs éclateraient. C'est à se demander, vraiment, si l'on rêve. Une femme appeler *étroits jugements d'hommes frivoles*, non-seulement la réprobation présumée de toute la catholicité d'aujourd'hui déjà si majestueuse, mais celle de nos dix-neuf siècles chrétiens et de la Tradition tout entière, au risque d'y rencontrer Pascal, Fénelon, Bossuet, S. Thomas d'Aquin, S. Augustin, S. Basile et Origène! Une femme, après avoir méprisé les arrêts prévus de ces grandes autorités, prétendre que les âmes vraiment religieuses finiront par se plaire à voir blasphémer le Dieu que nous adorons; comme si S. Vincent-de-Paul, qui croyait à la divinité de Jésus-Christ, était moins vraiment religieux que M. Renan qui la nie! Comme si sainte Thérèse avait été moins pieuse parce qu'elle était éprise d'amour pour l'Homme-Dieu, que ne le sont certains pseudonymes de notre temps, parce qu'ils ont composé le vulgaire et sceptique roman de *Spiridion*! Comme tout cela fait pitié! Quel aveuglement dans un frère qui prête à sa sœur comme un mérite la honte d'avoir uni tant de démence à tant de présomption!

Faut-il ajouter ce qui suit? « Tu dors maintenant dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes (3). » Autrefois les mères chrétiennes félicitaient leurs fils, quand ils

(1) *Vie de Jésus*, DÉDICACE, IV.
(2) *Id. Ibid.* IV.
(3) *Id. Ibid.* IV.

avaient succombé dans les combats des Croisades, de ce que leurs cendres reposaient ou dans Jérusalem au pied du Calvaire, ou du moins aux frontières de cette terre appelée *sainte*, parce que Jésus l'avait consacrée par ses sueurs et par son sang. Il est encore beaucoup de frères aujourd'hui qui souhaiteraient à leurs sœurs de trouver un tombeau non loin des lieux où fut le Saint-Sépulcre, parce que dans ce sol béni le grand sommeil semblerait leur être plus honorable et plus doux. La tendresse fraternelle en M. Renan s'inspire de tout autres pensées. Sa sœur est ensevelie sur les rivages de la Phénicie. Au lieu d'appeler sur sa dépouille les souvenirs chrétiens qui pourraient l'abriter, il la replonge en plein paganisme. Elle doit être heureuse de dormir dans la *terre d'Adonis.* Adonis! et c'est à une femme, autrefois chrétienne, à une âme *pure* qu'on s'adresse (1)! Et l'on veut que sa poussière soit à l'aise dans sa tombe, sous la protection de je ne sais quel demi-dieu déshonoré, symbole de passions brutales, dont la mythologie rougit presque elle-même! Mais puisque son frère le veut, il faut bien en prendre son parti pour elle. Tout le monde doit comprendre sans peine que la *sainte Byblos* lui donne une sépulture plus heureuse que la sainte Jérusalem, et que si la délicatesse de la pudeur l'a suivie jusque dans la mort, elle tressaille d'avoir autour d'elle les restes de ces femmes Phéniciennes dont la chasteté vécut en contact avec les horreurs des mystères antiques. C'est ainsi qu'on prétend glorifier ceux qu'on pleure, quand on a perdu la foi.

Dernier trait digne de ceux qui précèdent: « Révèle-moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer (3). » Ces paroles: « Révèle-moi, » ne sont-elles qu'une locution poétique sans valeur littérale? Elles ne sont pas heureusement placées sous la plume d'un philosophe qui se propose de faire, quelques pages plus loin, des leçons de grammaire et de gravité à l'Esprit-Saint lui-même. Sont-elles prises au sérieux et prononcées avec sincérité par M.

(1) *Titre de la Dédicace*, I.
(2) *Id. Ibid. Dédicace*, II.

Renan? Nous l'en remercions; il annonce par là qu'il croit, malgré tout, au surnaturel. Son esprit l'en a chassé, mais son cœur l'y ramène. Il a besoin de penser que sa sœur peut encore communiquer avec lui au travers de la tombe, ce qui ne peut exister que par un phénomène surnaturel. Mais qu'il le sache bien ; quelles que soient les révélations de son bon génie , il n'y a qu'un grand ordre de vérités qui domine la mort, empêche de la craindre et la fasse aimer : c'est la foi au Christ, vainqueur de la mort ; c'est la nécessité d'être uni à Lui par la vie chrétienne, pour participer à son triomphe sur la mort. Si M. Renan refuse de l'admettre, s'il s'obstine à repousser la divinité de Jésus-Christ, si tristement combattue dans son ouvrage, Jésus-Christ ne cessera pas d'être ce qu'il est; les blasphèmes de son agresseur ne l'empêcheront pas d'être son Dieu, en attendant qu'il devienne son juge ; et M. Renan peut déja méditer ces lugubres paroles, prononcées par le Christ même qu'il outrage : « Malheur à toi, Corozaïn ; malheur à toi, Bethsaïda ; parce que si Tyr et Sidon avaient vu s'opérer dans leur sein les merveilles dont vous avez été l'objet et le théâtre, elles auraient fait autrefois pénitence dans la cendre et le cilice. En vérité, je vous le dis, au jour du jugement, le sort de Tyr et de Sidon sera moins terrible que le vôtre (1) ! » Blasphémateur du Christ, prenez garde ; si vous êtes surpris par la mort dans l'impiété de vos doctrines, vous risquez d'avoir un jugement plus formidable que celui de Tyr et de Sidon, ces deux antiques cités dont vous avez exploré les ruines ; elles vous auront peut-être illustré dans ce monde, elles vous condamneront dans l'autre.

La dédicace attribue donc à l'ouvrage le double tort d'avoir été composé dans des lieux qui protestaient contre des théories ratio-

(1) Væ tibi, Corozaïn ; væ tibi Bethsaïda, quia si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent.

Verumtamen dico vobis : Tyro et Sidoni remissius erit, in die judicii, quam vobis.

Math. XI, 21, 22.

nalistes, et en présence d'une tombe et d'une mémoire qu'il déshonore en croyant les glorifier. Mais tout cela n'est qu'une question de sentiment et de convenance; maintenant aux questions de doctrine.

III

Quels sont d'abord les principes historiques et critiques de M. Renan? Il en a deux, l'un qu'on peut nommer logique, l'autre qu'on peut appeler esthétique. L'auteur les croit infaillibles, inattaquables; mais en fait, ils n'ont pas plus de valeur l'un que l'autre.

Premier principe. « Jusqu'à nouvel ordre, nous maintiendrons, c'est M. Renan qui parle, ce principe de critique historique, qu'un récit surnaturel ne peut être admis comme tel; qu'il implique toujours crédulité ou imposture, que le devoir de l'historien est de l'interpréter et de rechercher quelle part de vérité il peut recéler (1). » Hâtons-nous de le proclamer, il y a progrès chez M. Renan ou plutôt retour; dans ses autres ouvrages, il semblait repousser non-seulement l'existence, mais la possibilité même du surnaturel et du miracle. Cette impression n'était peut-être qu'un faux éblouissement; mais tout le monde à-peu-près subissait ce mirage. Aujourd'hui l'auteur, plus circonspect, s'écrie: « Nous ne disons pas: le miracle est impossible; » nous disons: « Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté (2). » Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une constante expérience que nous bannissons le miracle de l'histoire (3). » Ainsi voilà qui est bien entendu : ce n'est pas le surnaturel, le miracle comme prin-

(1) *Vie de Jésus.* INTRODUCTION, LII.
(2) *Introduction,* LI.
(3) *Introduction,* LI.

cipe que nie M. Renan ; c'est le miracle, c'est le surnaturel comme fait qu'il repousse. Quoique partielle, la concession que fait ici M. Renan est précieuse à noter ; elle l'engage peut-être plus qu'il ne pense.

Mais pourquoi ne veut-il admettre historiquement aucun miracle ? « Aucun des miracles dont les vieilles histoires sont remplies ne s'est passé dans des conditions scientifiques (1). » Mais qu'en savez-vous ? Et quand votre assertion serait aussi fondée qu'elle est gratuite, qu'est-ce qu'elle prouverait ? La science n'est pas le seul moyen par lequel on puisse arriver à la certitude d'un fait même miraculeux ; mille autres voies aussi sûres, aussi décisives, peuvent mener au même résultat. — « Une observation qui n'a pas été une seule fois démentie nous apprend qu'il n'arrive de miracles que dans les temps et les pays où l'on y croit, devant des personnes disposées à y croire (2). » — Allégation sans preuve comme la première ; il est aisé de dire que cette observation n'a pas été *démentie une seule fois*, il serait moins facile de le démontrer. — Et quelle logique au fond de ces affirmations sans appui ! M. Renan pour assurer le miracle ne veut point de disposition à y croire : et pourquoi, de grâce ? Vous prétendez ne pas dire que le miracle est impossible ; c'est dire qu'il est possible ; s'il est possible, la disposition à y croire peut être elle-même légitime, pourvu qu'elle soit discrète, et si elle est légitime, qu'a-t-elle d'incompatible avec les conditions scientifiques réclamées par M. Renan ? — Il voudrait encore des temps et des pays où l'on n'y crût pas : et pourquoi si les temps et les pays n'y croient qu'avec prudence ? Et après tout quelle merveille qu'il n'arrive de miracles que dans les temps et les pays où l'on y croit, puisque si l'on doit y croire, c'est évidemment là où il en arrive et quand il en arrive ! — Voilà pour le raisonnement. Et pour le fait ? Au moment où Jésus-Christ parut, les miracles avaient cessé dans Jérusalem aussi bien que les oracles, et s'il est vrai de dire, chose contestable, que les Juifs avaient encore une disposition

(1) *Introduction*, L.

(2) *Ibid*, L.

générale à y croire, on peut affirmer que vis-à-vis du Christ en particulier, ils avaient peu de penchant à les admettre. Il est impossible d'en douter pour les Scribes, les Pharisiens et les prêtres ; ils avaient pour l'Homme-Dieu assez de mépris ou de haine, ils faisaient éclater contre lui ces deux sentiments, dans toutes les occasions, avec assez d'évidence pour qu'on ne pût pas les accuser d'avoir à son égard une tentation quelconque de crédulité. De loin, ils niaient ses prodiges qu'ils n'avaient pas vus; de près, quand ils en avaient été témoins, ils faisaient l'impossible pour les expliquer naturellement, et quand ils ne pouvaient ni les nier ni les expliquer, ils s'emportaient contre le Sauveur et parfois essayaient de déchaîner contre lui les fureurs de la multitude avec leurs propres colères. De son côté, la masse du peuple, en commençant surtout et avant qu'elle eût appris à connaître Jésus-Christ, n'avait pas une foi plus facile. Quand elle eut contemplé de ses yeux et pour ainsi dire touché de ses mains un certain nombre de faits extraordinaires, elle eut un esprit moins rebelle; mais elle n'en garda pas moins un certain reste de réserve et presque de défiance (1). Il n'est pas jusqu'aux Apôtres eux-mêmes qui ne se montrassent lents à croire, non-seulement les conclusions des miracles, mais même leur réalité. Lorsque Thomas eut entendu dire que Jésus était ressuscité, quoique son Maître eût formellement annoncé ce prodige, lui protesta contre son accomplissement et déclara formellement qu'il n'y croirait que lorsqu'il aurait mis son doigt dans le creux fait par les clous et qu'il aurait vu de ses yeux la marque de la blessure faite par le fer de la lance (2). Tous les disciples à la vérité n'allaient pas jusque-là; mais il est incontestable que, même au moment de la Passion, même aprèsla Résurrection, bien loin de montrer de l'entraînement pour adopter les miracles, ils obligent pour ainsi dire Jésus-Christ à multiplier les signes pour vaincre leur pesanteur, fixer leurs hésitations et se faire reconnaître (3). Voilà les disposi-

(1) Marc, VI, 1—6.
(2) Jean, XX, 24, 25, 26, 27, 28.
(3) Luc, XXIV, 24, 25, 37, 38, 39, 40, 41.

tions réelles de ceux en présence de qui Jésus-Christ dut opérer ses miracles; elles étaient beaucoup moins bienveillantes, beaucoup moins rapprochées de la crédulité ou de la foi que M. Renan ne le suppose.

Et S. Paul, lorsqu'il n'était encore que Saul le persécuteur, était-il donc disposé à croire aux miracles de l'Homme-Dieu? Ce qu'il en avait entendu raconter avait-il suffi pour le convertir? N'était-ce pas précisément ce qui avait allumé sa furie contre les chrétiens, et fait ambitionner par son fanatisme la mission d'aller s'abreuver de leur sang à Damas? Avec de tels sentiments, avec une exaltation si barbare, préparait-il son âme à croire aisément au prodige qui devait bientôt le renverser sur la route? Et devait-il d'autant mieux devenir la conquête de Jésus-Christ à la suite d'une apparition foudroyante, qu'il avait à cette heure-là même, un désir plus brûlant d'en égorger les disciples? Ce serait une moquerie que de le prétendre.

Enfin, Pierre, Paul et tous les Apôtres ont fait des miracles devant les payens, proconsuls, peuples ou empereurs. Et M. Renan dira-t-il que ceux-là croyaient aux miracles et qu'ils étaient disposés à y croire? Je ne pense pas qu'il ait le courage de le soutenir, et s'il ne le dit pas, que devient cette fameuse observation qui n'a pas été *une seule fois démentie*? Hélas! l'histoire ne porte pas plus bonheur à M. Renan qu'il ne porte lui-même bonheur à la logique.

« Aucun miracle ne s'est produit devant une réunion d'hommes capables de constater le caractère miraculeux d'un fait. Ni les personnes du peuple, ni les gens du monde ne sont compétents pour cela (1). » — Voilà qui est aimable au degré suprême! Que le pauvre peuple soit déclaré incompétent pour vérifier et attester un miracle, c'est sa vieille destinée; M. Renan ne fait que répéter ce qu'en ont dit les fortes têtes rationalistes dans tous les âges; venus pour éclairer le peuple, ces docteurs commencent tous par le dénoncer comme atteint d'idiotisme; il faut qu'il en prenne son parti. Mais M. Renan monte plus haut : il attribue la même incompétence

(1) *Introduction*, L.

aux gens du monde. Il a bien compris sans doute qu'il disait là une chose singulière ; il est même vraisemblable qu'il ne l'a pas écrite sans douleur. Il a parmi les gens du monde des amis distingués. Philosophes sérieux , savants remarquables , observateurs exercés et pénétrants , rien de tout cela n'y manque , et plusieurs d'entre eux figureraient peut-être au premier rang même dans les académies. M. Renan le sait ; mais ils *sont gens du monde* ; la vérité le condamne, malgré le chagrin qu'il en éprouve, à décréter qu'ils sont incompétents pour discerner les faits miraculeux, et s'ils le rencontrent sur leurs pas, ils pourront le remercier du courage qu'il daigne déployer pour les rendre modestes.

Mais au fond que penser de cette appréciation ? Elle n'est qu'une insulte démentie par le bon sens. Le plus ordinairement, le miracle est un fait complexe ; il se compose de trois éléments : deux faits naturels , palpables et successifs , un lien mystérieux qui les unit. Voici par exemple la guérison de cet aveugle-né dont parle S. Luc au neuvième chapitre de son évangile (1) : que cet homme fût aveugle de naissance, c'est là le premier fait ; qu'un jour il ait tout d'un coup commencé à voir, lui qui ne voyait rien auparavant, c'est là le second fait ; que la cécité ait fait place brusquement à la perception de la lumière , par l'application d'un peu de salive et de boue aux yeux éteints de cet homme, tel est le troisième fait. Eh bien ! je le demande, est-ce que le *peuple*, est-ce que les *gens du monde* ne sont pas compétents pour constater l'existence du premier fait ? Faut-il être académicien pour attester avec autorité qu'un homme n'eut jamais d'yeux, quand on a vécu dans son contact, quand on a pu vérifier chaque jour l'état réel de sa tête , quand on a pu , mille fois pour une , se convaincre que dans ses orbites il n'y avait rien , ou qu'il y roulait seulement des globes sans transparence et sans lumière ? Un pâtre , un manœuvre, un homme sans lettres ne peuvent-ils pas être ici des témoins dignes de foi , pourvu qu'ils ne soient pas insensés ? Et tous les jours n'admet-on pas , dans les tribunaux, leur déposition comme décisive sur des questions plus

(1) Luc, IX, *tout le chapitre.*

délicates et d'une vérification bien plus difficile? De même qu'ils sont assez graves pour affirmer avec intelligence et poids le premier fait, ils peuvent attester le second avec autant de titres à la confiance. Cet homme était aveugle hier, ils peuvent en déposer; cet homme y voit aujourd'hui, ils peuvent le dire également; là ils pouvaient mériter d'être crus; ils peuvent ici le mériter au même degré; l'existence et la constatation de ces deux faits sont pleinement de leur compétence. Aussi que font les Pharisiens, les beaux esprits de l'époque, ceux qui dix-neuf siècles par avance étaient comme les précurseurs, ou plutôt comme les aïeux de M. Renan? Ils récusent le témoignage de l'aveugle lui-même, mais ils acceptent celui de ses parents. Ce n'étaient pas des *gens du monde*, mais bien des *gens du peuple*, puisque leur fils mendiait. Mais n'importe, ils les appellent à certifier le double fait qui les préoccupe et qui constitue le miracle; c'est à leurs yeux une autorité nécessaire, mais en même temps c'est une autorité suffisante, et s'ils incidentent encore, ce n'est plus pour ébranler la certitude de leur affirmation, quoiqu'elle soit émanée d'une source simplement populaire. Et voilà le bon sens jusque dans la haine pour le Christ; c'est une éclatante réfutation des calomnies de M. Renan contre la raison du *peuple et celle des gens du monde.*

Quant au troisième élément, c'est-à-dire le lien qui unit les deux grands faits successifs dont se forme le miracle, quelquefois il tombe lui-même partiellement sous le témoignage. Ainsi dans le prodige de l'aveugle, on pouvait parfaitement voir et certifier que Jésus s'était servi d'un peu de poussière détrempée de salive pour l'accomplir. Un homme du peuple pouvait le garantir aussi bien qu'un savant. Mais on ne pouvait aller plus loin, et après tout il n'est pas nécessaire de franchir cette limite pour rendre le miracle certain. Quand la curiosité des Pharisiens interroge l'aveugle avec indiscrétion, quand ils veulent lui prouver que Jésus n'a pu le guérir parce que Jésus est un homme pécheur, lui leur répond avec beaucoup de sagesse: « S'il est un pécheur, c'est ce que j'ignore: Je ne sais qu'une chose, mais je la sais bien: c'est que j'étais aveu-

gle et que j'y vois maintenant (1). » Langage plein de raison ! Vous me demandez à moi, homme du peuple, comment s'est opéré le miracle, je n'en sais rien et je n'ai ni obligation ni besoin de vous le dire. Je me borne à attester deux faits qui se sont succédé et je les atteste de manière à défier toute espèce de démenti. Liez-les comme il vous plaira, c'est votre affaire ; pour moi je les maintiens comme indubitables à travers toutes vos explications, et par là-même que je les fais demeurer debout, il vous est impossible d'échapper au miracle.

Ainsi nous ne pouvons sanctionner ce que dit M. Renan, lorsque, complétant le passage qui précède, il dit : « Il faut de grandes précautions et une longue habitude des recherches scientifiques (2). » De grandes précautions, oui ; l'Eglise en a toujours pris d'extrêmes comme l'avait fait avant elle l'antique Synagogue. — « Une longue habitude des recherches scientifiques, » parfois oui ; très souvent non ; avec des yeux ou des oreilles bien constitués, avec un peu de bon sens et d'attention, on a tout ce qu'il faut, en bien des occasions, pour se démontrer à soi-même l'existence et l'authenticité des éléments essentiels dont se compose le miracle.

IV

L'argumentation qui jusqu'ici n'était que sophistique dans M. Renan, va toucher au ridicule. « De nos jours n'a-t-on pas vu presque tous les gens du monde dupes de grossiers prestiges ou de puériles illusions ? Des faits merveilleux, attestés par de petites villes tout entières, sont devenus, grâce à une enquête plus sévère, des faits condamnables (3). » « Des faits merveilleux attestés par de

(1) Luc IX, 25.

(2) *Introduction*, L.

(3) *Introduction*, L, LI.

petites villes tout entières ! » M. Renan est-il bien sûr de ce qu'il avance ? Comment prouverait-il que la population *tout entière* de ces petites villes s'est laissée surprendre ? Et puis l'erreur eût elle été générale , aurait-il le droit d'en conclure que tous les *gens du monde* ont été dupes des mêmes fascinations ? Apt a-t-il par hasard entraîné Paris ? Et croyez-vous que la vieille noblesse de la Bretagne ait pris pour des phénomènes divins les misérables artifices de Rosette Tamisier ?

Après tout, vous reconnaissez «qu'une enquête plus sévère a fait tomber le faux miracle. » Mais l'équité , la bonne foi demandaient que vous dissiez qui le premier avait dévoilé le prestige et dissipé l'illusion , au moins dans le département de Vaucluse. Ce ne sont point des fonctionnaires laïques, puisque plusieurs et des plus honorables avaient été pris au piége. Ce ne sont point les graves rationalistes qui auraient été bien capables d'admettre les faits par la raison même qu'ils étaient chimériques. C'est l'archevêque d'Avignon qui donna l'éveil à la défiance et découvrit la supercherie , démontrant ainsi de loin et par avance, pour l'usage de M. Renan , que l'Episcopat n'est peut-être pas toujours aussi crédule qu'il le suppose. — L'allusion La Merlière est encore plus ridicule.

Tel est le point de départ donné par M. Renan à son nouveau syllogisme : il manque radicalement d'exactitude historique , et l'on pourrait ajouter que l'esprit de justice lui fait également défaut.

La suite est admirable : « S'il est avéré qu'aucun miracle contemporain ne supporte la discussion , n'est-il pas probable que les miracles du passé , qui se sont tous accomplis dans des réunions populaires , nous offriraient également , s'il était possible de les critiquer en détail, leur part d'illusion (1) ? »

« Aucun miracle contemporain. » Mais M. Renan , vous n'avez point cité de miracle ; vous n'avez rappelé que des prestiges démasqués par l'Eglise avant de l'avoir été par la magistrature. Il faudrait prendre des prodiges acceptés comme tels , je ne dis pas

(1) *Introduction*, LI.

seulement par un évêque et son diocèse, quoique ce fût déjà très-respectable, mais par l'Eglise elle-même, attestant leur authenticité et les couvrant officiellement pour ainsi dire de l'autorité de son témoignage. Si vous aviez pris des faits placés dans ces conditions et que vous les eussiez par impossible démontrés chimériques, votre raisonnement eût été tolérable. Mais vous invoquez des supercheries notoires, des supercheries découvertes d'abord par un prélat clairvoyant, puis frappées par la justice, et vous partez de là pour dire : « Il est avéré qu'aucun miracle contemporain ne supporte la discussion ? » Ce qui est *avéré*, c'est qu'ici votre logique, qui paraît se croire si redoutable, ressemble fort à de la plaisanterie.

Et que concluez-vous de ce grand point soi-disant avéré? « N'est-il pas probable que les miracles du passé nous offriraient aussi leur part d'illusion? » Comment! vous affirmez ailleurs, au moins provisoirement, qu'aucun ou *qu'un*, ce qui revient au même, *qu'un* récit surnaturel ne peut être admis comme tel, qu'il implique toujours crédulité ou imposture (1). Ici point d'hésitation dans votre parole; votre affirmation se produit avec un accent dogmatique. Et maintenant, vous atténuez : « Il est probable »? Mais de grâce, de ces deux langages lequel doit l'emporter? Entre la certitude et la probabilité que devons-nous choisir? Si c'est la certitude, pourquoi parlez-vous de probabilité? Si c'est la probabilité, pourquoi parlez-vous de certitude? Une des premières lois de la bonne logique est d'être d'accord avec soi-même.

Vous prétendez de nouveau que *tous* les miracles du passé se sont accomplis dans des réunions populaires. Comment l'établissez-vous? Pour ma part, je le nie jusqu'à ce que vous l'ayez démontré. — Et puis la chose fût-elle vraie, êtes-vous certain que, dans ces réunions populaires, il ne se trouvait pas des hommes instruits, pénétrants, consciencieux, capables de démêler l'imposture et de la signaler courageusement aux peuples abusés? Et si vous n'en

(1) *Introd.* LII.

êtes pas sûr, de quel droit condamnez-vous comme des illusions *tous* les miracles opérés en présence des multitudes? Cette façon de raisonner est vraiment misérable.

Et cependant voici qui est plus misérable encore : « Que demain un thaumaturgue se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté ; qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort ; que ferait-on? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, règlerait tout le système de précaution nécessaire pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise (1). » On a reconnu M. Renan; lui seul peut avoir vis-à-vis de Dieu et de ses thaumaturges d'aussi bizarres exigences. Quand l'inventeur d'une nouvelle machine aspire à l'honneur d'un brevet, on conçoit sans peine qu'il propose de faire des expériences pour justifier le mérite qu'il attribue à son œuvre; on conçoit aussi qu'un jury soit alors constitué pour apprécier l'instrument et ses opérations. Mais un thaumaturge n'est pas le créateur d'un appareil de physique ou d'un nouveau procédé de labour; c'est l'homme de Dieu ; dépositaire d'une certaine part de la puissance de Celui qui l'envoie, il n'en use ni pour la faire juger par une aréopage de sceptiques, ni pour distraire l'ennui des savants désœuvrés. Il s'en sert ou pour le bien d'une âme qui lui demande une grâce, ou pour la conversion d'un peuple auquel il est adressé. Si des savants se trouvent alors à ses côtés, il n'en a pas plus peur que Moïse des devins d'Egypte, et Jésus-Christ de l'esprit railleur des Pharisiens ; il accomplit ses prodiges sans hésitation comme sans mystère devant eux, dussent-ils s'en moquer et les contredire. Mais faire des miracles pour le seul but d'appeler leur contrôle ou de satisfaire leur curiosité , jamais il n'abaissera jusqu'à cette humiliation le pouvoir

(1) *Introd.* LI , LII.

qu'il exerce. Jésus conduit devant Hérode, refusa de produire aucun fait miraculeux, parce qu'il s'agissait en cela tout simplement ou de se faire juger par ce prince, ou de l'amuser en se prêtant à l'une de ses fantaisies. Il ne répondit pas même aux demandes qui lui furent adressées (1). Tout thaumaturge imitera cette dignité de son Maître. La vertu d'En-Haut dont il est investi n'est ni un passe-temps pour les oisifs, ni un art vulgaire qui, pour être accrédité près des peuples et de l'histoire, ait besoin d'un diplôme académique; et quand, M. Renan, vous voulez le soumettre à une sorte d'autorisation préalable, quand vous réclamez que ses premières expériences passent par le crible d'une commission, je ne crains pas de vous dire que vous perdez votre peine, parce que vous allez au-delà des exigences du bon sens.

Nous marchons de merveille en merveille. « Cependant, reprend l'auteur, comme une expérience doit pouvoir toujours se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois, et que dans l'ordre du miracle il ne peut pas être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux, dans d'autres circonstances, dans un autre milieu. Si chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes (1). »

Me sera-t-il permis de soumettre ici à l'auteur quelques timides questions? — Si le thaumaturge se trouve dans un pays où, pour le moment au moins, il n'y ait point de savants, faudra-t-il, parce qu'il n'y aura pas de commission, qu'il s'abstienne de faire des miracles? ou s'il en fait, faudra-t il dire qu'il est impossible de les connaître? Et s'il est possible de les connaître alors, pourquoi ne serait-on pas à même de les connaître toujours?

Puis, M Renan voudrait-il bien m'expliquer pourquoi d'opérations analogues il tire des conclusions différentes? Voilà une pre-

(1) Luc. XXIII, 8, 9.
(2) *Introd.* LII.

mière commission constituée; elle est sans doute très-compétente, autrement M. Renan ne l'aurait pas acceptée. Une résurrection s'opère devant elle ; le fait est grandement *probable*, mais il lui manque l'épaisseur d'un cheveu pour être certain. Une seconde commission s'organise; un autre phénomène miraculeux s'accomplit; cette fois nous arrivons à la certitude. Comment cela se fait-il? Comment la seconde commission sélève-t-elle à la certitude, tandis que la première, avec autant de lumières, n'a pu franchir les bornes de la probabilité? Comment surtout et par quelle ineffable communication, la certitude de la seconde rejaillit elle sur la probabilité de la première pour la transfigurer et permettre à M. Renan, s'appuyant sur leurs conclusions devenues égales, de proclamer qu'il arrive des faits surnaturels dans le monde? C'est pour moi, je l'avoue, un mystère.

Au reste, M. Renan ne refusera pas d'en convenir; la science ne demeure pas stationnaire; physiologie, physique, chimie, critique, tout cela marche avec le temps. Grâce aux progrès accomplis, la science d'aujourd'hui se moque de celle d'autrefois; grâce aux progrès qui s'accompliront encore, la science de demain rira de celle d'aujourd'hui. Alors une nouvelle commission s'assemblera. Revenant sur le travail de celles qui, avant elles, avaient constaté l'existence de certains faits miraculeux, elle en cassera les conclusions; de certain qu'il était auparavant le miracle redeviendra problématique. Une incertitude absolue menacera par là-même de s'emparer de l'histoire, et que pourra faire M. Renan pour prévenir ce malheur, quand lui-même, par ses doctrines, il lui aura ouvert les barrières?

Que signifie encore cette fantaisie de vouloir promener les thaumaturges devant des commissions successives, en présence de cadavres divers, dans différents amphithéâtres? Est-ce que par hasard l'envoyé du Très-haut doit être traité sur le même pied qu'un anatomiste ou qu'un faiseur de tours de prestidigitation?

Enfin, de quel droit lui demandez-vous de répéter ses miracles autant qu'il vous plaira à vous-mêmes de répéter vos observations et vos expériences? Sans doute, quand il agit dans la mesure de

la puissance qu'il a reçue, il n'est pas question pour lui de facile ou de difficile. Mais enfin son pouvoir est simplement délégué ; il peut n'en être armé que pour un certain but, à certains moments, sous certaines conditions. Si Dieu lui a marqué de pareilles limites, il n'a ni le droit ni la force de les dépasser ; et parce qu'il ne les franchit pas, parce qu'il ne lui appartient pas de refaire ce qu'il a fait, parce qu'il ne se prête pas à toutes vos curiosités ni à tous vos caprices, il ne s'ensuit pas que ses premiers miracles n'ont été que des prestiges et qu'il n'est pas lui-même l'instrument d'une vertu surnaturelle. Que si, au lieu d'être un privilége d'emprunt, son pouvoir jaillit de son propre fond, il sera mieux autorisé encore à vous refuser la réitération des expériences ; il devra repousser l'indiscrétion de vos demandes, par respect pour lui-même. Niez alors ses miracles, s'il vous est agréable de nier le soleil ; mais ils sauront se moquer de vos négations et se passer de votre témoignage ; ils resteront debout aux yeux des hommes de bon sens, quoique le thaumaturge ait assez méprisé votre appareil de commission pour ne point lui soumettre de nouvelles expériences.

V

Tout cela n'est que la première assise du raisonnement. Ecoutez la seconde : « Mais qui ne voit que jamais miracle ne s'est passé dans ces conditions-là ; que toujours jusqu'ici le thaumaturge a choisi le sujet de l'expérience, choisi le milieu, choisi le public ; que, d'ailleurs, le plus souvent, c'est le peuple lui-même qui, par suite de l'invincible besoin qu'il a de voir, dans les grands événements et les grands hommes quelque chose de divin, crée après coup les légendes merveilleuses (1) ? »

(1) *Introduction* LII.

« Qui ne voit ? » Formule commode et particulièrement chère à M. Renan ! Par elle, on crée en tout une espèce d'évidence qui dispense d'alléguer des preuves ; c'est un expédient précieux dans les mauvaises causes.

« Jamais miracle ne s'est passé dans ces conditions-là. » Je l'avoue, Moïse a commis autrefois ce singulier oubli. Arrivé sur les bords de la mer Rouge, au lieu d'étendre précipitamment sa main sur les flots pour les diviser, il aurait dû s'arrêter et dire au peuple impatient de passer : « Enfants d'Israël, vous désirez traverser la mer sans retard pour échapper aux Egyptiens qui vous pressent. Mais il m'est impossible de vous frayer passage. Je n'ai autour de moi ni physiciens, ni chimistes, ni critiques pour juger avec compétence le miracle que je me propose d'opérer. Il faut que je retourne en arrière pour chercher ce jury sans lequel je ne peux ni assurer votre salut ni travailler pour l'histoire. Attendez mon retour. D'ici-là Pharaon pourra vous avoir mis en pièces. Mais n'importe, une commission m'est nécessaire, je ne peux rien faire sans elle. » Malheureusement Moïse n'a pas pris cette précaution ; il a eu l'insigne démence de sauver son peuple sans commission. Evidemment le miracle est faux. Le peuple a cru traverser la mer à pieds secs entre les vagues partagées et suspendues, il s'est trompé, et le long souvenir qu'il en a gardé pendant tant de siècles n'a été qu'un long rêve.

Jésus-Christ, hélas ! s'est donné le même tort. Une foule immense, à jeûn, l'avait accompagné au désert ; il eut pitié de la faim qui la tourmentait et voulut la soulager par un prodige. Au lieu de suivre sur-le-champ l'élan de son cœur, il fallait qu'il dît à ses Apôtres : « Allez à Jérusalem ; ramassez tous les savants que vous y rencontrerez ; avant de produire le miracle que j'ai l'intention d'accomplir, je tiens à ce qu'ils soient là pour le juger, et s'il y a lieu, pour en consacrer la mémoire. Je sais que la foule va souffrir de ce retard ; ce qu'elle réclame avant tout, ce n'est pas un jury, c'est du pain. Mais j'exige cette commission pour que sur son témoignage les siècles futurs admettent l'existence du miracle que je médite ! » Ainsi eût parlé la prudence ; mais Jésus

écouta la bonté. Il multiplia cinq pains d'orge et cinq petits poissons, de manière à ce qu'ils fussent suffisants pour nourrir une multitude considérable et fournir encore des restes qui remplissent douze corbeilles. Tout cela doit être faux. Pourquoi n'avait-il pas une commission ?

C'est ainsi qu'on raisonne quand on est de l'école de M. Renan. On ne comprend pas la certitude historique en dehors de certaines conditions purement arbitraires, et l'on ne voit pas qu'on tombe par là dans les plus déraisonnables exigences. Ni ces commissions de M. Renan n'eussent été toujours parfaitement sûres, dans le cas où elles eussent existé ; une douloureuse expérience nous a trop appris, même au dix-neuvième siècle, qu'elles ne sont pas infaillibles ; ni elles n'étaient nécessaires, parce que sans elles et même avec des réunions exclusivement populaires, on pouvait avoir la certitude des miracles même les plus étonnants.

Quant à ce qu'ajoute M. Renan, que « toujours le thaumaturge a choisi le sujet de l'expérience, choisi le milieu, choisi le public », cela est radicalement faux, dans le sens où l'entend l'auteur. Jésus et ses Apôtres ont bien dû sans doute s'attacher à certaines circonstances particulières pour opérer leurs miracles ; ils ne pouvaient point en produire à chaque pas, à propos de tout et à propos de rien. Mais faire ce judicieux discernement, ce n'est pas ce qu'on appelle choisir, c'est-à-dire préparer, combiner, comme on le ferait pour l'appareil d'un prestige. Jésus fait les miracles comme ils se présentent et ils se présentent mille fois à l'imprévu. Tantôt c'est pour le serviteur d'un centenier qui vient lui en demander la guérison sans qu'il s'y attendît ; tantôt c'est pour une femme de Chanaan, pour la fille de Jaïre, pour les aveugles de Jéricho, pour une foule de lépreux, tout autant de rencontres qui, humainement parlant, s'offrent à lui par hasard et qu'il n'a nullement ménagées ni pour le sujet sur lequel il opère, ni pour le milieu dans lequel il opère, ni pour les spectateurs en présence desquels il opère. Il en est des disciples comme du Maître ; quand ils font des miracles, c'est le plus ordinairement dans des conditions qu'ils n'ont point eux-mêmes prévues ou combinées. Ainsi,

quand Pierre et Jean guérissent le paralytique du temple, ce n'était pas eux qui l'avaient mis là (1). Ainsi encore, quand S. Paul ressuscite ce jeune homme tombé d'une fenêtre, pendant sa prédication, il n'avait, je le suppose, ni préparé l'accident, ni formé à son gré l'assistance (2). De même pour les thaumaturges de l'ancienne loi, de même pour ceux de la nouvelle; et l'allégation de M. Renan se trouve ici démentie jusqu'à en être écrasée par l'histoire entière de la Synagogue et de l'Eglise.

Reste le dernier trait : « Que c'est le peuple lui-même qui crée après coup les légendes merveilleuses? » Que s'est-il fait en dehors de la Tradition prise dans ses deux grandes divisions de l'Ancien et du Nouveau Testament? Au sein du polythéisme est-ce le peuple qui a créé les légendes merveilleuses? C'est possible, quoique j'aie encore beaucoup de peine à le croire. Mais pour l'Evangile, il faut dire d'abord qu'il n'existe pas de légendes dans le sens qu'on attribue ordinairement à ce mot; il n'y a que de l'histoire. Ensuite la légende ne commence que plus ou moins longtemps après les événements ou les hommes auxquels elle se rapporte, et dans cet intervalle les faits et les souvenirs sont plus ou moins dénaturés, plus ou moins embellis par l'imagination populaire. Mais ici nous avons deux témoins des choses racontées, S. Mathieu et S. Jean; deux autres ne les ont pas vues ou entendues par eux-mêmes, S. Marc et S. Luc, mais ils les ont recueillies de témoins immédiats, et l'on peut dire qu'ils y ont touché, puisqu'entre elles et eux il n'y a qu'un intermédiaire. Ainsi le peuple n'a eu ni le loisir, ni la peine de créer la légende. Il aurait pu même au besoin rectifier les récits des Evangélistes, s'ils avaient été, par impossible, inexacts; il y est constamment en action, on parle à chaque pas de miracles et d'actes tantôt honorables pour lui, tantôt humiliants, dont il aurait été le spectateur, l'instrument ou l'objet. Evidemment il aurait pu protester et il n'eût pas manqué de le faire, si l'on eût abusé de son témoignage ou de son

[1] Act. III, 1 — 10.
[2] Act XX, 9, 10.

nom pour garantir des impostures dont quelques-unes eussent tourné à sa honte. Ce n'est pas ainsi qu'on invente pour le peuple; ce n'est pas ainsi non plus que le peuple invente pour lui-même.

Voilà ce qu'on trouve dans le premier principe critique de M. Renan, celui que j'ai nommé philosophique; des allégations sans appui; des observations inexactes; un appel persistant à une évidence que l'histoire s'obstine à démentir; des raisonnements redoutables par leurs conclusions, mais nuls par leurs prémisses; en un mot, une absence radicale de justesse et de logique, c'est là le seul mérite dont nous ayons pu pour le fond retrouver l'empreinte et constater l'existence.

Il y a un dernier tort qu'il nous est impossible de ne pas signaler. M. Renan n'aime, dans ses argumentations historiques, ni la citation des noms, ni l'indication même sommaire des faits; il a une sorte de passion pour les formules générales. Je le conçois; avec ces phrases banales mais solennelles on peut se donner de grands airs de science même sans avoir aucune érudition réelle. On s'épargne aussi des objections et des embarras que l'introduction de certains détails pourraient susciter, tandis que les détails disparaissant dans de vagues résumés et des allusions abstraites, ils laissent ainsi la voie plus dégagée sous les pas du sophisme. Mais si par là M. Renan fait un calcul, je dirais presque une manœuvre habile, il commet vis-à-vis de l'Evangile et de tous nos Livres Saints la plus indigne inconvenance. Par ces locutions indéfinies tous les genres de merveilleux sont assimilés et confondus pèle-mêle. Les Védas, le Zend-avesta, le Coran et nos Ecritures marchent sans aucune distinction sur un pied d'égalité parfaite et passent sous le même niveau. Tous les écrivains se valent; tous les témoignages ont le même poids ou plutôt la même nullité; tous les miracles se ressemblent; c'est la même autorité dans toutes les légendes. Rien de cela n'est dit explicitement; mais tout cela se trouve au fond de la tournure de style ordinairement employée par l'auteur. Quelle impiété que cette confusion, quand on songe à la divinité des Ecritures! Quel oubli des bienséances les plus vulgaires, même à n'envisager

les Saintes Lettres que d'un point de vue purement philosophique! Il n'est personne aujourd'hui, parmi les hommes sérieux, qui ne reconnaisse en elles une incontestable supériorité sur les légendes païennes, et qui n'avoue qu'elles sont portées à travers les siècles par une tradition sans exemple. Il n'est personne qui ne sente qu'à ce double titre elles ont droit à des égards particuliers, et que si l'on croit devoir les combattre, elles méritent au moins d'être discutées à part. Mais non, M. Renan ne partage pas l'impression publique. Avec un semblant de calme équité, il enveloppe nos auteurs sacrés et tout le reste dans le réseau d'une appréciation commune, pour les jeter ensuite au dédain général comme dans un abîme où tout s'engloutit à la fois.

VI

Vient maintenant le second principe critique de M. Renan ; c'est ce que j'ai nommé son principe esthétique.

« Dans un tel effort, c'est lui qui tient la parole, pour faire revivre les hautes âmes du passé, une part de divination et de conjecture doit être permise (1). » Si par la *conjecture* et la *divination*, l'on ne doit pas renverser l'histoire, mais rester dans sa vérité ou du moins dans son esprit, peut-être cette licence est-elle autorisée ; mais si par là, plutôt que d'expliquer l'histoire, on doit l'anéantir, la permission est refusée même à M. Renan. « Une grande vie, continue-t-il, est un tout organique qui ne peut se rendre par l'agglomération de petits faits. Il faut qu'un sentiment profond embrasse l'ensemble et en fasse l'unité (2). » Il y a ici des termes trop généraux et trop absolus ; quelquefois, à vrai dire, une grande vie

(1) *Introduction*, LV.

(2) *Id. Ibid.*

est un *tout organique* , lié dans ses diverses parties et suivant une sorte de loi régulière dans son développement comme la végétation d'un chêne sur les montagnes.. Mais il arrive très-souvent aussi qu'elle se forme de phrases contradictoires, d'entraînements disparates, d'événements séparés comme par des abîmes, et alors, évidemment, tenter d'en composer un *tout organique* et de la faire considérer comme telle par le monde, ce serait entreprendre une œuvre désespérée. Ce qu'on a de mieux à faire dans cette circonstance , c'est d'agglomérer les faits dans un ordre aussi rationnel que possible ; les petits mêmes ne sont pas à dédaigner parce qu'ils font souvent mieux connaître l'homme que les plus importants. Si, quand on les a tous réunis et raisonnablement interprétés , un sentiment profond se découvre de lui-même comme en étant l'âme et le lien, rien n'empêche de le signaler et de le mettre en lumière. Mais vouloir quoi qu'il en soit, et par une sorte de théorie systématique, en faire *un tout organique* et y créer l'unité, qu'elle soit possible ou qu'elle ne le soit pas , c'est une fantaisie dont le bon sens ne permettra jamais qu'on fasse un principe.

A mesure que la pensée de l'auteur se développe , elle est plus étrange et son venin devient plus manifeste. « La raison d'art en pareil sujet est un bon guide ; le tact exquis d'un Gœthe trouverait à s'y appliquer. La condition essentielle des créations de l'art est de former un système vivant dont toutes les parties s'appellent et se commandent. Dans les histoires du genre de celle-ci , le grand signe qu'on tient le vrai est d'avoir réussi à combiner les textes d'une façon qui constitue un récit logique , vraisemblable , où rien ne détonne. Les lois intimes de la vie , de la marche des produits organiques, de la dégradation des nuances , doivent être à chaque instant consultées ; car ce qu'il s'agit de retrouver ici, ce n'est pas la circonstance matérielle impossible à contrôler, c'est l'âme même de l'histoire ; ce qu'il faut rechercher , ce n'est pas la petite certitude des minuties, c'est la justesse du sentiment général , la vérité de la couleur. Chaque trait qui sort des règles de la narration classique doit avertir de prendre garde : car le fait qu'il s'agit de raconter a été vivant, naturel , harmonieux. Si on ne réussit pas à

le rendre tel par le récit, c'est que sûrement on n'est pas arrivé à le bien voir (1). »

Au-dessous de ce jargon, moitié métaphysique et moitié esthétique, mais toujours ténébreux, quelle est bien la pensée de l'auteur, je ne saurais le dire avec une précision mathématique. Ce qui domine ici, c'est l'obscurité; mais dans ces ténèbres on peut distinguer plus d'un fantôme qui s'agitent.

L'idée fondamentale, c'est que le sens de l'art est un des *critériums* de l'histoire, pour employer le vieux mot scolastique. L'auteur veut-il dire autre chose, quand il prétend que la *raison d'art est un bon guide*, quand il s'agit de trouver le *sentiment profond* destiné à *embrasser l'ensemble* d'une grande vie et *à y faire l'unité*? N'est-ce pas la même idée qu'il laisse entrevoir, lorsqu'il déclare que le *grand signe qu'on tient le vrai est d'avoir réussi à combiner les textes d'une façon qui constitue un récit où rien ne détonne*? Evidemment on veut nous faire entendre qu'avoir le tact du poète c'est avoir le discernement du critique, et que si l'on possédait le génie de Gœthe on aurait par là-même le sens historique et traditionnel de Bossuet à sa plus haute puissance. Il faut en convenir, c'est ici une invention parfaitement personnelle de M. Renan, à moins qu'il n'en ait fait l'emprunt à quelque école germanique. Jusqu'à ce jour on avait cru que la critique historique dépendait surtout de la science et de la raison; elle rentre dans le domaine de la poésie. Ce n'est plus une affaire de témoignage, c'est une question de goût; peu importe la valeur des monuments, pourvu que le héros dont ils parlent se prête avec complaisance à des récits *harmonieux;* les détails attribués à sa vie ne seront-ils pas vrais, dès qu'ils pourront s'accommoder aux *règles de la narration classique*? Quelle admirable découverte pour la philosophie!

Quelles maximes précieuses surtout pour M. Renan! Il est évident qu'il va subordonner l'application du second principe au premier. La *raison d'art* suivra chez lui la raison philosophique. Par

(1) *Introduction*, LV, LVI.

sa raison philosophique, il prétend que tout récit surnaturel implique *crédulité ou imposture*; sa raison *esthétique*, s'emparant de ce jugement, décidera à son tour que tout récit surnaturel *détonne*. La raison philosophique dira que les *circonstances matérielles sont impossibles à contrôler*, la petite certitude des *minuties* difficile à obtenir, et qu'à ce titre on n'en doit pas tenir compte; la raison *esthétique* sanctionnera cet arrêt, affirmant que rien de ce qui ne suit pas *la loi* qui préside à *la marche des produits organiques* et à *la dégradation des nuances* ne saurait être réel. Ainsi la philosophie et le goût, le jugement et l'imagination, la science et l'art transformés l'un et l'autre en clé de l'histoire, se donneront la main pour saper par la base tous les récits surnaturels; la philosophie les repoussera, parce que leur *objet ne se sera pas produit dans des conditions scientifiques;* le goût les répudiera, parce qu'ils ne pourront pas s'encadrer dans les lignes d'une *narration classique*, et la poétique d'un rhéteur, comme les arguments d'un sophiste, l'emportera sur l'autorité des traditions même les plus décisives. Est-il possible de concevoir de plus absurdes théories ?

De semblables principes ne sont pas seulement l'arbitraire en histoire, c'est la contradiction dans les faits. Rien n'est variable au fond comme les impressions du goût. Il y a bien quelque uniformité dans ses principes; mais il en est tout autrement de ses appréciations. Ce qui paraît bien à tel juge paraît mal à tel autre; l'un trouve que tel fait ne répond pas au caractère du personnage auquel on le prête, l'autre prétend au contraire qu'il y répond à merveille. Que cette couleur est brillante, s'écrie celui-ci! qu'elle est détestable, replique celui-là! A chaque instant et sur les objets mêmes qui sembleraient devoir le mieux réunir ceux qui les voient dans une opinion commune, ce sont les divergences les plus profondes et les oppositions les plus irréconciliables. Livrez après cela le droit de contrôler et de fixer l'histoire au sentiment esthétique : « Ce mot détonne, vous dira l'un; il n'a pas été prononcé, je le supprime. » « Il ne détonne pas, dira l'autre; il est au contraire parfaitement juste et har-

monieux, je le maintiens. » « Ce trait de caractère trouble la limpide régularité de la *narration classique*, reprend le premier. » « Erreur, s'écrie le second ; il se mêle admirablement à la trame du récit sans y faire de fausses nuances. » Voilà le sort de l'histoire jetée en proie aux fantaisies de l'esthétique. Le même événement, la même parole, la même pensée, la même doctrine seront tour-à-tour vrais et faux suivant ses décisions et ses caprices; et le libre examen proclamé par Luther fera moins de merveilles en ce genre que la raison d'art inventée par M. Renan.

VII

Et c'est par des puérilités de cette nature qu'on prétend se soustraire à l'inspiration de nos Saints Livres, et les traiter avec un sans-gêne, avec une licence d'interprétation, qu'on ne se permettrait pas même vis-à-vis des auteurs les plus vulgaires! C'est par là qu'on se met en droit de nier tous les faits miraculeux dont ils racontent les détails, et de mépriser, comme des témoignages sans valeur, cette grande Tradition chrétienne, que rien n'égale dans le monde et qui remonte jusqu'à l'accomplissement des faits eux-mêmes! C'est par là qu'on réduit à néant la divine grandeur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de cet adorable Sauveur et Maître dont le nom seul fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers! Lui dont la vie est mille fois plus historique qu'aucune autre ici-bas, lui dont les actions, telles que les Evangélistes les racontent, sont si hautement garanties dans leur authenticité, que si elles étaient fausses, il faudrait dire qu'il n'existe plus de certitude ici-bas, lui dont l'apparition, la nature et la puissance surhumaines, sont démontrées avec tant d'éclat par l'influence prodigieuse qu'il a exercée et qu'il exerce encore sur le monde social, lui ne sera plus qu'un être

indéfini, malléable, sans linéaments arrêtés, auquel, sans qu'il ait droit de s'en plaindre, les exégètes et les humanistes pourront donner la physionomie qui conviendra le mieux à leurs capricieuses rêveries. Quelques-uns des discours placés sur ses lèvres par l'Evangile ne nous plaisent pas, évidemment, ils ne sont pas de lui tels qu'on nous les donne; modifiez, tempérez, embellissez; quand vous les aurez fait passer par le crible de la raison d'art, ils seront devenus historiques. Etendez aux actes miraculeux la même opération; vous en êtes parfaitement libre! Non, misérables artistes, vous ne l'êtes pas. Tous vos remaniements ne seraient que des sacriléges. Qu'un poète pétrisse et retouche comme il l'entendra les héros de ses tragédies ou de ses épopées, à la bonne heure. Mais pour un homme historique, nul n'a le droit de changer un seul trait de son visage. Et quand cet homme est un Dieu, l''obligation de le respecter est encore bien plus impérieuse. Les cieux et la terre passeront, mais pas une parole de Jésus-Christ ne doit passer ni même être modifiée. Pas un acte de sa vie ne doit être ni dénaturé ni même idéalisé. Dieu a établi son Fils dans un état de perfection qui doit être éternellement immuable, nous dit l'apôtre S. Paul (1). Anathème à qui tentera d'arracher ou d'ajouter même un seul rayon à sa beauté souveraine. Loin d'ici, Rhéteurs, *avec vos dégradations de nuances, votre vérité de couleur, vos règles de narration classique.* Jésus est assez bien tel qu'il est sorti des mains et, si je l'ose dire, du ciseau des Evangélistes. Tous vos raffinements ne seraient qu'un outrage pour l'auguste majesté de sa face adorable; et si votre petite *raison d'art*, si votre petite délicatesse *esthétique* s'obstine à se plaindre des incorrections qu'elle prétend découvrir dans les traits de ce géant sublime, nous autres, moins ombrageux parce que nous avons été formés à la rude école des Apôtres, nous nous contenterons de cette beauté mâle et saintement austère qui a subjugué le monde.

[1] Hebræ, VII, 28.

Ne me parlez pas, de grâce, de votre statue de Phidias qu'on ne peut restaurer convenablement qu'en conciliant doucement les textes qui nous en donneraient l'idée et le dessin (1). Il ne s'agit pas ici d'une statue à restaurer. La statue est intacte et debout; Jésus-Christ est là porté sur les bras des quatre Evangélistes dans la plénitude de son être adorable et de son incomparable beauté. Bien des téméraires ont tenté de l'abattre, tantôt en l'attaquant directement lui-même, tantôt en secouant les écrivains sacrés qui lui servent de piédestal; mais ils n'ont point réussi dans leurs sacriléges efforts. Statue et piédestal sont restés immuables; ils n'ont point de brèches ni d'altérations à réparer, et tout ce travail que vous vous apprêtiez à leur faire subir, cette interprétation moitié philosophique, moitié romanesque à laquelle vous avez le dessein de les soumettre, ce ne sera pas une restauration, sachez-le bien, mais un outrage et une mutilation; vous ferez à la fois l'œuvre d'un blasphémateur et celle d'un iconoclaste.

Je dirais même que vous ferez un jeu d'enfant, si dans des choses pareilles tout n'était pas impie. Comment! vous voulez découvrir le sentiment général, le lien destiné à faire l'unité, la vérité de la couleur, c'est bien. Mais tout cela suppose des notions arrêtées sur la nature des faits dont la vie de Jésus se compose. C'est par la nature des faits que celle de l'homme lui-même vous sera révélée; c'est par la nature des faits bien déterminée que vous arriverez à lire dans son âme; c'est par la nature des faits authentiquement constatée que vous surprendrez la racine, le centre, le pivot et le nœud de ses actions en détail et de l'ensemble de son existence. Supprimez les faits, dénaturez-les, livrez-les comme des problêmes à des explications individuelles et arbitraires, l'homme vous échappe; son esprit, son cœur et sa conscience se voilent avec le secret de sa nature, et par là-même vous n'avez plus ni la possibilité de saisir le sentiment général dont le foyer vous devient inconnu, ni celle de rencontrer la vraie couleur,

(1) *Introduction*, LVI.

puisque vous ne savez plus quelle lumière brille sur la physionomie que vous devez peindre, ni celle de vous emparer d'un lien qui fasse un ensemble, puisque tous les détails de cet ensemble s'évanouissent eux-mêmes comme des ombres. Ainsi votre théorie esthétique qui conduit au sacrilége aboutit également à des impossibilités ; elle dissipe de son propre souffle des atomes sur lesquels elle comptait pour former un monde.

Il n'y a donc pas plus de valeur dans le principe esthétique de M. Renan que dans son principe philosophique. — Un mot sur les sources ; les appréciations de M. Renan sur les sources où il a puisé ne sont pas plus admissibles que ses principes ne nous ont paru acceptables.

VIII

Il y a deux sortes de sources auxquelles l'auteur a demandé les éléments de son ouvrage, les unes sacrées, les autres profanes. Le premier rang revient naturellement aux premières, c'est-à-dire aux Evangiles.

Le premier signe qui frappe en abordant ce travail de M. Renan, c'est un silence absolu sur l'inspiration des Livres sacrés. Il sait bien que c'est la foi permanente de l'Eglise. Au Séminaire, il a nécessairement entendu exposer, il a dû lire lui-même dans les monuments traditionnels tous les témoignages décernés à l'authenticité de ce fait capital, depuis les Constitutions apostoliques et Méliton de Sardes, jusqu'au Concile de Trente. Qu'on admette cette longue attestation de tous les siècles comme l'expression et la garantie d'une vérité certaine, ou qu'on ne l'admette pas comme telle, un point demeure incontestable : c'est que ce majestueux et perpétuel enseignement constitue un fait très-grave. A ce titre, quand on veut discuter sur les Ecritures, il mérite au moins qu'on paraisse le remarquer et qu'on en fasse mention, fût-ce pour le

nier et le débattre. Mais non, M. Renan ne s'en souvient plus. Pas la moindre allusion, et surtout pas la moindre controverse qui fasse supposer qu'il en a gardé la mémoire. « Que les Evangiles soient en partie légendaires, c'est ce qui est évident (1). » Voilà en quels termes résolus il entre en carrière. Toujours l'*évidence*, la bienfaisante *évidence !* Mais ce qui est plus évident que l'assertion de M. Renan, c'est qu'il franchit d'un bond le dogme sacré de l'inspiration, sans en rien dire, pour se jeter du premier pas dans les licences de son exégèse rationaliste.

Un second point à noter, c'est que l'auteur appartient à cette étrange secte d'interprètes indépendants qui s'appelle elle-même l'école *critique*. Son principe fondamental, son drapeau caractéristique repose dans un mépris absolu de la tradition pour fixer et l'authenticité, et le vrai sens des Ecritures; la clé des Livres Saints, d'après elle, c'est la science des langues, c'est la discussion du texte en lui-même au moyen de la philologie, mais surtout de la philologie comparée. Jusqu'à ce jour, prétend-elle, l'Ecriture n'a pas été comprise, parce que cette critique moderne n'était pas créée. Mais maintenant qu'elle a pris place dans le monde, le Nouveau-Testament n'a pas plus d'obscurités pour elle que l'ancien ; le moindre de ses adeptes en sait plus que tous les Pères et tous les commentateurs. Pauvres gens qui s'imaginent être des inventeurs et qui ne sont que des plagiaires ! L'école *critique* a existé dans tous les âges et même du temps d'Origène et de S. Jérôme, qui l'ont déjà réfutée même par le grec et l'hébreu. Elle s'est renouvelée, au dix-septième siècle, dans la personne et les témérités de Richard Simon, et voici comment Bossuet la foudroyait par les arguments et les indignations de sa logique impitoyable : « Je demande au sage lecteur qu'il ne se laisse pas éblouir par la connaissance des langues que l'auteur et ses amis ne cessent de nous vanter. Ce serait vouloir ramener la barbarie que de refuser à une si belle et si utile connaissance la louange qu'elle

(1) *Introduction*, XV.

mérite ; mais il y a un autre excès à craindre, qui est d'en faire dépendre la Religion et la tradition de l'Eglise... Personne n'ignore les règles que S. Augustin a données pour profiter de l'hébreu et des autres langues originales, sans même qu'il soit besoin de les savoir si exactement : ce Père s'est si bien servi de ces règles, que sans hébreu et avec assez de grec, il n'a pas laissé de devenir un des plus grands théologiens de l'Occident, et de combattre les hérésies par les démonstrations les plus convaincantes. J'en dis autant de S. Athanase, dans l'Eglise Orientale, et il serait aisé de produire d'autres exemples aussi mémorables. La tradition de l'Eglise et des saints Pères tient lieu de tout à ceux qui la savent pour établir parfaitement le fond de la Religion : ceux qui mettent tout leur savoir à remuer les livres des rabbins, ne manquent jamais de s'éloigner beaucoup de la vérité, et nous leur pouvons appliquer ces paroles de S. Justin : Si vous ne méprisez les enseignements de ceux qui s'élèvent eux-mêmes et qui veulent être appelés rabbi, rabbi, vous ne tirerez jamais d'utilité des Ecritures prophétiques (1). » Dans un autre passage du même écrit, le grand évêque de Meaux revient encore sur ce sujet pour en parler en termes non moins énergiques : « Il faut sans doute, dit-il, estimer beaucoup la connaissance des langues qui donne de grands éclaircissements ; mais ne pas croire que pour censurer les licencieuses interprétations, par exemple, d'un Grotius, à qui l'on défère trop dans notre siècle, il faille savoir autant d'hébreu, de grec, de latin ou même d'histoire et de critique qu'il en montre dans ses écrits. L'Eglise aura toujours des Docteurs qui excelleront dans tous ces talents particuliers ; mais ce n'est pas là sa plus grande gloire. La science

(1) Justin. *Dial. adv. Tryph.*

Bossuet. — *Instructions pastorales sur la version du Nouveau-Testament, imprimée à Trévoux. — Avis au Lecteur*, tom. I, p. 670. — *Méquignon-Gaume.*

Paris, 1845.

200

de la tradition est la vraie science ecclésiastique ; le reste est abandonné aux curieux, même à ceux du dehors, comme l'a été, durant tant de siècles, la philosophie aux païens (1). »

Voilà le langage souverain du bon sens. A Dieu ne plaise, dirons-nous à notre tour après l'immortel Bossuet quoique bien au-dessous de lui, à Dieu ne plaise qu'il nous vienne la pensée de déprécier l'étude des langues orientales ! Il nous est impossible d'oublier que nous avons nous-même occupé, dix-sept ans, une chaire d'hébreu dans une Faculté de Théologie dont le souvenir est resté bien cher à notre cœur (2). Pendant ce long enseignement, nous avons trop constaté les avantages de ce genre de connaissances, pour ne pas le tenir encore en très-haute estime aujourd'hui que nous sommes évêque. On peut en faire, nous aimons à le proclamer, l'application la plus utile et la plus féconde à l'explication des saintes Ecritures. Mais il importe de ne pas l'oublier ; le sens des Ecritures, comme la doctrine chrétienne tout entière, est un point de fait ; il appartient plus à la tradition qu'il n'appartient à la science. La philosophie et la critique peuvent bien rendre quelques services de détails et fournir des éclaircissements secondaires. Mais le flambeau principal c'est l'autorité du témoignage. Même pour les textes particuliers, surtout quand ils ont une certaine importance, les Pères passent avant les grammairiens pour en déterminer la véritable signification. L'Eglise ne permettra jamais aux faiseurs de lexiques de savoir mieux interpréter qu'elle ces textes sacrés qu'ils ne tiennent que de ses mains. Et après tout la linguistique elle-même est-elle autre chose qu'une science de tradition ? N'est-ce pas dans l'enseignement du passé qu'elle trouve la première clé des idiomes dont elle s'occupe ? Supprimez cette initiation, je dirai presque cette révélation des siècles, les langues que nos critiques sont si fiers de connaître ne seraient-elles pas pour eux un mystère impénétrable, un livre inexorablement fermé ? Et puisqu'ils sont forcés d'accep-

[1] Bossuet, *ut suprà*, première instruction, VII[e] passage, p. 680.

[2] La Faculté de Théologie de Lyon, où nous avait fait entrer bien jeune encore la paternelle bienveillance de Mgr de Pins, archevêque d'Amasie, administrateur apostolique du diocèse, en l'absence du cardinal Fesch.

ter le témoignage pour le sens de chaque mot, de quel droit le repoussent-ils, le dédaignent-ils, quand il s'agit du sens général des textes et des choses qui sont pour le moins aussi bien de son ressort que les mots eux-mêmes ?

Ces observations, malgré leur justesse et leur réserve, feront sans doute jeter les hauts cris. On dira que nous sommes aujourd'hui, comme toujours, les ennemis de la science, et les aveugles partisans de l'autorité. Mais nous laisserons crier, parce que ces accusations ne sont ni fondées ni sincères. Jamais l'Eglise n'a méprisé ni condamné la connaissance des langues ; elle a même voulu, dans tous les siècles, qu'on la cultivât avec soin dans ses écoles. Et de fait, elle a toujours compté des philologues profonds parmi ses docteurs, et parfois même parmi ses laïques. A partir d'Origène et de S. Jérôme, c'est une noble race qui ne s'est jamais éteinte. De nos jours même on en trouve en France, en Allemagne, en Italie qui marchent incontestablement à la tête de ce genre d'études ; quelques-uns de leurs travaux sont dignes de ceux qui les ont devancés ; et sur ce point, comme sur le reste, l'Eglise ne reconnaît aucun maître dans le monde. Mais elle veut que chaque chose soit à sa place et n'ait que sa juste part d'importance. Que la critique soit admise à fouiller le texte des Ecritures pour en éclaircir les obscurités et en déterminer le sens, rien de mieux dans une certaine mesure. Mais qu'on doive se contenter de cet instrument ou plutôt de cet auxiliaire, qu'on n'invoque jamais à côté de la philologie l'autorité des traditions, non-seulement c'est bouleverser les procédés et les voies qui mènent à la certitude, non-seulement c'est exagérer les droits logiques et vrais de ce qu'on est convenu d'appeler la critique, mais encore c'est la mutiler, c'est la condamner pour une foule de choses à l'impuissance, parce qu'un de ses éléments les plus essentiels, je dirai même son complément indispensable, ce sont les lumières du témoignage et de l'histoire.

On comprendra bientôt l'à-propos de ces observations préliminaires. Ecoutons M. Renan ; il commence par le titre des Evangiles.

IX

« On sait que chacun des quatre Evangiles porte le nom d'un personnage connu, soit dans l'histoire apostolique, soit dans l'histoire évangélique elle-même. Ces quatre personnages ne nous sont pas donnés rigoureusement comme des auteurs. Les formules « selon Mathieu, » « selon Marc, » « selon Luc, » « selon Jean, » n'impliquent pas que, dans la plus vieille opinion, ces récits eussent été écrits, d'un bout à l'autre, par Mathieu, par Marc, par Luc, par Jean; elles signifient seulement que c'étaient là des traditions provenant de chacun de ces Apôtres et se couvrant de leur autorité (1). »

M. Renan fait ici le timide; il ne nie pas résolument l'authenticité des Evangiles; c'est tout simplement une insinuation qu'il hasarde; mais il n'a pas le droit, et il ne faut pas lui laisser la liberté d'élever même le moindre doute. Il est vrai que la formule pourrait à la rigueur se prêter à quelque incertitude. On dirait, comme le fait remarquer un grave auteur après S. Jean Chrysostome, que les écrivains sacrés aient voulu s'effacer à demi pour bien faire comprendre que, dans l'Evangile qu'ils donnaient au monde, ils n'étaient rien, tandis que Jésus-Christ était tout, et que l'important n'était pas le nom des auteurs, mais le nom de Celui dont ils racontaient la vie (2). De là vient le titre plus modeste encore qu'il n'est vague, placé à la tête des livres que nous leur devons. Mais les Evangiles ne sortent pas aujourd'hui de dessous terre, après s'y être cachés dix-huit siècles. L'Eglise qui nous les

(1) *Introduction*, XV, XVI

(2) S. Joan., Chrysost., *Homil.*, 1° *in Epist. ad Rom.* Marchini, *De Divinit. et can,, lib. nov.*; *Test*, n. 1.

présente maintenant, vivait au moment même où ils furent composés. Elle en a vu les auteurs ; elle a reçu les pages inspirées des mains de ceux mêmes qui les avaient tracées sous la dictée de l'Esprit-Saint. C'est elle qui alors les a répandues au milieu des peuples comme elle les y répand encore au temps où nous sommes, et elle leur a dit dès le commencement : C'est là l'œuvre de Mathieu, c'est celle de Marc, c'est celle de Luc, c'est celle de Jean. Quoi qu'affirme M. Renan, il n'y a pas eu en elle deux opinions, l'une plus vieille et l'autre moins ancienne. Son opinion primordiale était sa foi actuelle. C'est ce que S. Irénée nous apprend dès le second siècle, alors qu'il parle des Evangiles et des quatre auteurs, ni plus ni moins, auxquels on les attribue ; il a soin de proclamer que telle est la tradition des âges précédents, comme il se fait un devoir de le déclarer sur tous les autres points de doctrine ou d'histoire (1). Dans ses réponses à l'hérétique Cassien, Clément d'Alexandrie consacre également un passage de ses Stromates à déclarer qu'il ne reconnaît que quatre Evangiles, parce que la Tradition ne lui en a transmis que quatre, et dans cette parole il prétend d'autant mieux considérer les Evangiles comme une œuvre d'auteurs précis, déterminés, qu'il les oppose à *l'Evangile des Egyptiens*, livre formé par traditions sans garantie et rédigé par un écrivain sans nom. Tertullien est encore plus formel dans son traité contre Marcion (2). Origène, à chaque pas, s'exprime dans le même sens, et les philosophes qu'il combat songent eux-mêmes si peu à contester aux Evangiles la généalogie qu'on leur attribue, qu'ils se prévalent au contraire de l'humble condition des Evangélistes pour se moquer des Evangiles (3). Il n'est pas un docteur parmi les oracles des premiers siècles, parmi ces investigateurs attentifs, laborieux et savants des traditions et des antiquités chrétiennes, qui n'ait toujours regardé dans sa foi personnelle et présenté dans ses écrits d'exposition ou de contro-

(1) Irenæ. Adv. Hæres. Lib. III, cap. II.
(2) Clem. Alex. *Strom.* Lib. III, cap. 13. — Tertull., *Adv. Marcion*, lib. IV.
(3) Origen. *passim et speciatim contra Cels., et Comment. in Matth.*

verse, les quatre Evangiles comme l'ouvrage des auteurs dont ils portent le nom. Et c'est précisément parce qu'ils les estiment sortis de cette noble source, parce qu'ils ont, pour appuyer leur foi sur cette question, celle de toutes les générations antérieures, qu'ils comparent ces Livres sacrés tantôt aux quatre fleuves qui s'épanchaient dans le paradis terrestre pour le fertiliser, tantôt à quatre colonnes destinées à soutenir comme un temple majestueux l'édifice de l'Eglise (1). Les Constitutions apostoliques, monument qui, sans être authentique, est cependant très-ancien, ne sont pas moins expresses (2). Eusèbe enfin couronne cette longue chaîne par des détails circonstanciés sur l'origine des Evangiles, sur la certitude des traditions qui nous en désignent les auteurs, et après les avoir peints comme un char mystérieux que traînent quatre coursiers, il nous assure qu'ils sont admis tels quels par le consentement unanime de toutes les Eglises (3). On sait que dans le langage des auteurs ecclésiastiques cela veut dire un consentement aussi bien perpétuel que général et qui remonte au berceau même de la foi. Ainsi le témoignage le plus universel, le plus compacte, le plus soutenu, le plus antique atteste que le sens de *selon* dans le titre des Evangiles a le même sens que *par*, et que chacun d'eux, au lieu d'être simplement un récit recueilli des lèvres de S. Mathieu, de S. Marc, de S. Luc et de S. Jean, est véritablement une composition divinement inspirée de ces hommes apostoliques.

Je sais bien que ce mot *selon* était parfois pris à l'origine dans un autre sens. « C'est ainsi, fait observer M. Renan, qu'on disait: « l'Evangile selon les Hébreux, » « l'Evangile selon les Egyptiens (4). » Mais on ne peut rien conclure de là contre la rigoureuse authenticité des quatre Evangiles, et cela pour deux raisons. C'est d'abord parce qu'un livre attribué à toute une Eglise évidemment ne peut être ni l'œuvre de personne en particulier, ni désigné

(1) S. Irenæ., *ut supra.*, cap. II,
Hieronym, *Prolog. in Matth.*, n° 1.
(2) Const. apost. Lib. II, Cap. 57.
(3) Euseb. Hist. Lib. III, cap. XXV. - S. Aug., *De cons. Evang.*, *lib.* 1, *cap.* 1, 2,
(4) *Introduction*, XVI.

comme tel, tandis qu'il n'en est plus de même quand on parle d'un homme et qu'on couvre un livre de l'autorité de son nom. C'est ensuite que pour ces Evangiles aux Hébreux, aux Egyptiens, l'Eglise dès le premier moment les a repoussés des Ecritures canoniques, tandis qu'elle y a placé dès leur apparition les quatre Evangiles avec leur titre, entendu comme nous l'entendons encore aujourd'hui nous-mêmes. Et tout le monde comprend combien cette interprétation traditionnelle est décisive. Si le titre des Evangiles était d'une précision plus rigoureuse si par exemple il exprimait que S. Mathieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean en sont les auteurs aussi nettement que S. Paul se déclare l'auteur de ses Epitres, ce titre ne prouverait rien par lui-même ; il faudrait encore l'appui de la tradition pour lui donner une autorité sérieuse. Ce qu'elle serait pour garantir un titre plus net, c'est ce qu'elle est pour expliquer une formule moins catégorique; des deux côtés elle a le même poids et mérite le même respect, et si M. Renan la répudie dans ce dernier cas, il n'est plus de désignation d'auteurs possible pour aucun des ouvrages que nous a transmis l'antiquité.

Ainsi, quand M. Renan ajoute : « Il est clair que, *si ces titres sont exacts,* » il faut qu'il supprime ce conditionnel et qu'il dise en termes positifs que les *titres sont exacts*. Qu'il continue ensuite le développement de son idée : « Il est clair que si ces titres sont exacts, les Evangiles, sans cesser d'être en partie légendaires, prennent une haute valeur, puisqu'ils nous font remonter au demi-siècle qui suivit la mort de Jésus, et même, dans deux cas, aux témoins oculaires de ses actions (1). » A part *ces Evangiles en partie légendaires*, erreur dont nous savons maintenant ce qu'on doit penser, voilà qui est raisonnable. Il est vrai qu'un peu plus bas, M. Renan paraît avoir oublié cet aveu et se contredire lui-même dans cette phrase : « Un nom propre écrit en tête dans ces sortes d'ouvrages ne dit pas grand'chose (2). » Comment concilier ensem-

[1] *Introduction*, XVI.
[2] *Introduction*, XVII.

ble ces deux propositions : « Grâce à des noms propres, les Evangiles prendraient une haute valeur, » et puis : « Un nom propre à la tête de pareils ouvrages ne dit pas grand'chose. » Nous laissons à M. Renan le soin difficile de se mettre d'accord avec lui-même ; c'est une tâche qu'il aurait à remplir bien souvent et sans espoir de succès. Mais enfin, nous aimons à reconnaître qu'il a raison de considérer les titres des Evangiles comme leur donnant une haute valeur. Il est évident que du moment où des hommes réels, désignés authentiquement par l'histoire, auront composé, à distance les uns des autres et pour les lieux et pour l'époque, des récits identiques pour le fond, récits dont ils auront vu l'objet par eux-mêmes ou dont ils auront recueilli les éléments de témoins oculaires ou auriculaires, la légende disparaît avec ses fantaisies pour ne laisser apparaître que des réalités incontestables. L'unité dans les choses ne peut être le fruit de l'imagination, elle ne procède et ne peut procéder que de l'identité des souvenirs et de la vérité même des faits.

Nous avons insisté sur ce premier point, parce qu'il est capital ; M. Renan lui-même est forcé d'en avouer l'importance. Après le titre vient la date.

X

M. Renan commence par avouer que S. Luc peut à la rigueur être regardé comme le vrai rédacteur de son Evangile ; il va même jusqu'à nous accorder qu'il est l'auteur des Actes des Apôtres (1). C'est quelque chose sans doute ; mais il fait tellement le généreux ou le résigné, qu'il nous est impossible d'accepter son aveu avec la couleur qu'il lui donne, c'est-à-dire comme un bienfait. Nous ne voulons l'admettre que comme la reconnaissance d'un droit. L'anti-

(1) *Introduction*, XVI, XVII.

quité sur ce point est tellement précise, tellement décisive que nous ne pouvons rien accueillir avec elle à titre de concession. S. Irénée, le grand témoin des premiers jours, n'a-t-il pas dit : « Luc, l'auxiliaire ou le compagnon de Paul, nous a transmis par écrit l'Evangile que son Maître a prêché (1) ? » C'est là un texte qu'Eusèbe nous a conservé dans son histoire et dont il nous garantit l'exactitude. Dans son ouvrage contre les hérésies, le même docteur dit encore : « Au lieu de retenir dans un silence jaloux ce qu'il avait appris des Apôtres, Luc nous l'a transmis (2). » Est-il nécessaire de parler de Tertullien, quand personne n'ignore que, dans son traité contre Marcion, l'inflexible africain s'applique non pas précisément à venger l'authenticité de l'Evangile de S. Luc que les hérétiques ne contestaient pas, mais à le rétablir dans sa véritable teneur que l'impiété des novateurs altérait (3) ? Cependant, quoiqu'il combatte surtout pour l'intégrité, incidemment il touche à l'authenticité pour en constater la certitude. S. Jérôme, dans son livre des hommes illustres, énonce aussi vigoureusement le même fait, ainsi qu'on peut s'en assurer dans un texte qu'Eusèbe se plaisait à rappeler au troisième livre de son histoire (4). Il serait superflu d'insister davantage. Ces autorités suffisent si abondamment que, pour nous donner ici raison, M. Renan n'a point de grâce à nous faire et que rien ne justifie les airs de libéralité qu'il affecte.

Venant ensuite à la question de date, il débute par une ambiguité qu'il importe de ne pas laisser sans éclaircissement. « Une chose au moins est hors de doute, dit-il, c'est que l'auteur du troisième Evangile et des Actes est un homme de la seconde génération apostolique, et cela suffit à notre objet (5). » Tertullien a dit aussi de S. Luc : « Il ne fut pas Apôtre, mais homme apostolique ;

[1] Euseb. *Hist. Eccles. Lib.* v, *cap.* 8.
[2] Irenæ, *adv. Hæres. Lib.* III, *cap.* 14.
[3] Tertull. *adv. Marcion. Lib.* IV.
[4] Hieronym. *De Vir. ill.* VII. Euseb. *Hist. Lib.* III, *cap.* IV.
[5] *Introduction*, XVII.

il ne fut pas maître, mais disciple (1). » Si c'est dans le même sens que veut parler M. Renan, il a raison ; S. Luc vis-à-vis des Apôtres forme pour ainsi dire une seconde génération, quoiqu'il ait été longtemps contemporain de la première. Mais si M. Renan veut insinuer que l'auteur du troisième Evangile et des Actes les rédigea seulement lorsque la première génération fut éteinte et que la seconde eut pris la tête de l'apostolat dans le monde , c'est une grave erreur. C'est du vivant de S. Paul que S. Luc a composé les deux livres qui portent son nom.

« La date de cet Evangile, poursuit M. Renan , peut d'ailleurs être déterminée avec beaucoup de précision par des considérations tirées du livre lui-même. Le chapitre XXI de Luc, inséparable du reste de l'ouvrage, a été écrit certainement après le siége de Jérusalem, mais peu de temps après (2). » L'auteur revient sur cette affirmation dans un autre passage. « Ecrivant, dit-il , hors de la Palestine et certainement après le siége de Jérusalem (3). » Savez-vous ce qui prouve, aux yeux de M. Renan, que l'Evangile de S. Luc ne fut composé qu'après le siége de Jérusalem ? C'est la prophétie de Jésus-Christ, relative à la ruine de la cité déicide et de son temple. Ces bruits de séditions et de guerre, ces armées étrangères qui doivent venir entourer la ville coupable, renverser ses murailles, de façon qu'il n'en reste pas pierre sur pierre, après que les habitants auront été égorgés ou emmenés captifs ; ce temple qui doit être abattu jusqu'à sa dernière assise; ces nations païennes, qui doivent fouler et profaner les décombres ; ce conseil donné aux disciples du Christ, de fuir vers les montagnes, ou d'y rester s'ils y sont déjà, dès qu'ils verront apparaître les premiers symptômes de ces malheurs ; ces souhaits émouvants et lugubres que l'Homme-Dieu fait entendre aux filles de Jérusalem sur la route du Calvaire (4), tous ces détails si précis, si bien justifiés

(1) Tertull. *Advers. Marc. Lib.* IV.
[2] *Introduction*, XVII.
[3] *Introduction*, XXXIX.
[4] Luc, XIX, 41, 43, 44. — XXI, 5, 6. 9, 20, 21, 22, 23, 24. — XXIII, 28, 29.

tour-à-tour par les événements et qui semblent donner à la prédiction le caractère de l'histoire, ne s'accommodent pas au système de M. Renan, qui proscrit le surnaturel ; il faut en bannir le miracle qui consisterait à avoir prévu ces désastres si nettement et si longtemps d'avance, et pour ne pas enlever à l'Evangéliste l'honneur d'avoir écrit ces belles pages, on dira qu'il ne les a tracées qu'après le siége de Jérusalem.

Il n'y a qu'un malheur pour cette opinion : c'est que la tradition commune est que S. Luc composa son Evangile vers l'an 53, époque, comme on le voit, très-éloignée du siége de Jérusalem, qui s'ouvrit à-peu-près de 66 à 67, et ne se termina qu'entre 70 et 71. Je ne garantis pas l'exactitude mathématique de ces diverses dates, mais j'en garantis la justesse approximative (1). Il faut ensuite remarquer que S. Matthieu et S. Marc contiennent, avec moins d'étendue, mais en termes très-formels, des oracles relatifs à quelques-uns des faits à venir, dont parle S. Luc. Ainsi la destruction du temple est annoncée aussi catégoriquement par le premier et le second que par le troisième (2). L'apparition de faux Christs et de faux prophètes dans les jours de trouble qui doivent arriver, n'est pas mieux décrite dans celui-ci que dans ceux-là (3) ; on retrouve enfin, dans S. Matthieu et dans S. Marc, l'invitation à s'éloigner de Jérusalem, si l'on y est, à ne pas y rentrer si l'on n'y est pas, dans un style à-peu-près identique à celui de S. Luc (4). Faut-il conclure de ces rapports, de ces analogies, que les Evangiles de S. Matthieu et de S. Marc sont aussi postérieurs au siége de Jérusalem ? Mais alors M. Renan se dément lui-même. Faut-il soute-

[1] Marchini, *De Evangelio Sancti Lucæ.*
[2] Matth. xxiv, 1, 2.
Marc., 13, 2.
[3] Matth. xxiv, 23, 24. 25, 26.
Marc. xiii, 21, 22.
Luc. xvii, 23. — xxi, 8.
[4] Matth. xxiv, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21.
Marc. xiii, 14, 15, 16, 17, 18.

nir, que ces passages y ont été introduits par la main d'un faussaire? Mais que M. Renan le démontre, s'il le prétend. Il a contre lui toute la Tradition qui regarde ces passages comme authentiques; on ne se soustrait pas à l'autorité d'un pareil témoignage par une simple affirmation. Ainsi le voilà inévitablement placé entre une contradiction et une inconséquence : s'il admet que les textes prophétiques de S. Matthieu et de S. Marc sont contemporains de ceux de S. Luc, il se contredit pour la date des deux premiers Evangiles; s'ils sont antérieurs à la date qu'il assigne à ceux de S. Luc, il est inconséquent en ne tirant pas des deux premiers la conclusion chronologique qu'il déduit du troisième. Les prémisses sont les mêmes, pourquoi n'avons-nous pas la même conséquence?

Au reste, une preuve que Jésus-Christ avait fait des menaces contre Jérusalem et les menaces mêmes qui lui sont attribuées par les Evangélistes, S. Matthieu et S. Marc, aussi bien que S. Luc, c'est l'impression qu'en avaient reçue les nouveaux chrétiens de la Judée. Quand ils virent commencer la guerre de Rome contre les juifs, ils se refugièrent, ainsi que M. Renan lui-même nous le répète, vers le nord-est de la Palestine, dans la Gaulonitide, le Hauran, la Batanée (1). La ville de Pella leur servit d'asile; ils y restèrent jusqu'au moment où Adrien leur permit de retourner à Jérusalem, devenue Œlia (2). Il est évident que cette émigration ne se fût pas accomplie, si des oracles certains, publics, universellement attribués au Maître, n'avaient éveillé la prudence des disciples et ne les avaient poussés à fuir cette Jérusalem, sur laquelle allait retomber en torrents de feu ce sang de l'Homme-Dieu qu'elle avait répandu dans une fureur sacrilége. Ce qu'en disent les Evangélistes trouve, par conséquent, un appui dans l'opinion des premiers fidèles et dans des faits solennels, éclatants, incontestables, auxquels elle donna le branle.

[1] *Introduction*, XXIII.

[2] Eusèb. *Hist*. Lib. III, cap. V.

Enfin, n'oublions pas que les prophéties de Jésus-Christ contre Jérusalem sont couvertes par nos traditions comme tous les autres prodiges accomplis par l'Homme-Dieu. Il n'y a pas un fait historiquement démontré avec plus de puissance. Un homme sérieux et de bonne foi n'a pas le droit logique de se soustraire aux autorités qui l'attestent. Qu'importe que le surnaturel soit au bout du témoignage? Qu'importe qu'ici le prophète doive être Dieu! Au lieu de s'armer de la conclusion contre le témoignage, il faut commencer par discuter le témoignage, afin d'apprécier la conclusion. Si le témoignage est grave et décisif, le seul parti qu'on ait à prendre est de se résigner à la conclusion, à moins que des principes certains ne la convainquent manifestement d'être impossible, ce qui ne saurait avoir lieu, lorsque des monuments et des traditions péremptoires consacrent les faits dont elle doit jaillir. M. Renan refuse avec obstination de suivre cette marche. Il se prévaut constamment de la conclusion qu'il repousse contre les témoignages qu'il dédaigne de peser; mais pour être opiniâtre, cette façon d'argumenter ne laisse pas d'être vicieuse, et quoi qu'il en veuille, les prophéties de Jésus Christ, telles que S. Luc nous les rapporte, planeront au-dessus de ses négations et de ses fausses théories comme l'arche flottait autrefois au-dessus des abîmes.

XI

Puisque nous avons commencé ce que M. Renan nous dit de S. Luc, nous l'épuiserons afin de n'avoir point à revenir sur nos pas. Après la date vient la rédaction.

L'auteur décerne à l'œuvre de cet évangéliste un éloge qui ne manque pas d'importance et qu'il est bon de transcrire. « C'est un biographe du premier siècle, dit-il, un artiste divin qui, indépendamment des renseignements qu'il a puisés aux sources plus

anciennes, nous montre le caractère du Fondateur avec un bonheur de trait, une inspiration d'ensemble, un relief que n'ont pas les deux autres synoptiques. Son Evangile est celui dont la lecture a le plus de charme ; car à l'incomparable beauté du fond commun, il ajoute une part d'artifice et de composition qui augmente singulièrement l'effet du portrait, sans nuire gravement à la vérité (1). »

C'est jusqu'à cette hauteur que s'élève l'équité de M. Renan. Mais on sent qu'il se plaît peu dans cette région sereine. Pendant les instants si courts, si fugitifs qu'il y passe, il mêle déjà des traits fâcheux à ses louanges, en montrant S. Luc, tantôt comme un auteur rédigeant son livre à la façon d'un écrivain vulgaire, tantôt comme un narrateur en qui l'artiste altère au moins légèrement la véracité du témoin. Mais quand de l'éloge il descend à la critique, c'est bien autre chose ; il multiplie les reproches et toujours sans prendre souci d'en justifier la rigueur. Ainsi d'après M. Renan : « C'est un document de seconde main (2) ? » Qu'est-ce que cela veut dire ? Et en quelque sens qu'il l'entende, quelle preuve donne-t-il de son allégation? Silence.—«La narration y est plus mûrie (3).» Si par là l'auteur prétend insinuer qu'il y a dans le récit de S. Luc plus de perfection littéraire, il a raison. S. Luc était le plus cultivé des évangélistes. Médecin d'Antioche, il avait reçu une éducation plus soignée que S. Matthieu, S. Marc et S. Jean. Il s'était occupé des arts, et tout le monde sait qu'il passe pour avoir laissé après lui, tracé de sa main, un portrait de l'auguste mère de Jésus-Christ. S. Jérôme nous assure qu'il connaissait très-bien la langue grecque (4); et puisque c'est précisément de cet idiome qu'il s'est servi pour écrire son évangile, il n'est pas étonnant qu'il ait jeté dans ses récits un mérite d'enchaînement et de diction qui n'appartienne qu'à lui. Mais si par cette maturité de narration qu'on lui

[1] Introduction, XLII.
[2] Introduction, XXXIX.
[3] Ibid.
[4] Hieronym. *Prol.— In* VI *Isaï.*

prête, on veut indiquer qu'il est moins simple, moins naïf, moins véridique, plus ami de l'effet et moins ami de l'exactitude que d'autres évangélistes, c'est une insinuation contre laquelle protestent le respect et la foi de tous les siècles chrétiens.— « Les mots de Jésus-Christ y sont plus réfléchis (1). » Comme si les mots de Jésus-Christ n'étaient pas assez réfléchis par eux-mêmes! — « Quelques sentences sont poussées à l'excès et faussées (2). » Comme si, dans les passages comparés par le critique, la pensée n'était pas au fond la même! Comme si le surcroît d'énergie qui se trouve dans les expressions de S. Luc n'était pas une de ces vivacités de tour, une de ces formules austères dont l'Ecriture fait si souvent usage et sur la vraie portée desquelles il est impossible de se faire illusion (3)! —« Les règles de l'apostolat y ont un caractère particulier d'exaltation (4). » A part un ou deux traits, ce sont les mêmes conseils, exprimés à-peu-près en mêmes termes que dans S. Matthieu et S. Marc; ce n'est pas l'exaltation qui s'y manifeste, c'est la générosité qu'on y commande avec un juste mélange de bienveillance et de vigueur. — « Il a une fausse idée du temple qu'il se représente comme un oratoire où l'on fait ses dévotions (5). » Savez-vous ce qui lui vaut cette accusation? C'est qu'il a dit qu'Anne la prophétesse, cette femme vénérable dont Jérusalem tout entière connaissait les jeûnes, les vertus exemplaires et les prières ininterrompues, faisait son séjour habituel dans le temple, et qu'au moment où Jésus y fut porté pour la première fois, elle tressaillit d'une joie sainte et parla de cet enfant avec transport à ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. C'est ici une grande circonstance d'un grand fait. Anne y figure dans de nobles conditions à côté de Jésus, de Marie, de Joseph et du vieillard Siméon; jamais le second temple n'avait eu plus de gloire. Et voilà comment S. Luc

(1) *Introduction*, XXXIX.
[2] Ibid.
[3] Luc. XIV, 26, 27.— Math. X, 37, 38.— Marc, VIII, 34.
[4] Luc X.— Math., X, 9-28.— Marc, VI, 8.
[5] *Introduction*, XXXIX.

se représente le temple comme un oratoire où l'on fait ses dévotions (1). Un autre passage qui suggère cette bizarre critique à M. Renan, c'est la grande parabole du Pharisien et du Publicain, l'une des plus profondes de l'Evangile par l'admirable et terrible leçon qu'elle contient sur l'orgueil et l'humilité. Parce qu'on suppose que ces deux hommes entrent dans le temple pour prier, M. Renan estime que le temple est déshonoré par là-même, comme si l'on devait déshonorer la basilique incomparable de S. Pierre, en disant que deux mendiants de Rome s'y sont agenouillés ! Tout cela est puéril (2). —«Il émousse les détails pour tâcher d'amener une concordance dans les différents récits (3). » C'est-à-dire qu'il est plus sobre de détails sur un fait particulier, la présence de Jésus dans dans une synagogue de la Galilée, et il se propose d'autant moins de faire de la concordance que les récits des autres Evangélistes sont ici sans divergence et conçus presque dans les mêmes termes (4).— « Il adoucit les passages qui seraient devenus embarrassants au point de vue d'une idée plus exaltée de la divinité de Jésus (5). » Nous ne comprenons pas bien ici la pensée de M. Renan; s'il veut dire que S. Luc adoucit les traits qui renfermeraient une expression trop vive de la divinité de Jésus, c'est si peu réel qu'entre les Evangélistes nommés *synoptiques*, nous ne savons pourquoi, il est sans contredit celui qui rend le témoignage le plus formel, le plus éclatant à ce dogme sacré. On peut s'en convaincre surtout par le magnifique dialogue entre Marie et l'archange Gabriel (6). Si M. Renan veut dire que S. Luc adoucit quelques traits trop humains, pour que les disciples croyants soient moins inquiétés dans leur foi à la divinité du Christ, il fallait le dire plus clairement, et en donner une autre preuve qu'une différence inoffensive de généalogie entre le récit de S. Luc et celui de

(1) Luc, II, 37.
(2) *Id.* XVIII, 9-13.
[3] *Introduction*. *ut suprà*.
[4] Luc, IV, 16.— Math. XIII, 54.— Marc, VI, 1, 2.
[5] *Introduction*, XXXIX, XL.
[6] Luc, I, 26, 38.

S. Matthieu (1).—« Il exagère le merveilleux (2).» Devinez la grande raison. C'est que S. Luc, complétant le tableau de l'agonie du Sauveur au Jardin des-Olives, parle de la sueur de sang dont les autres n'avaient rien dit. N'est-il pas vrai que ce merveilleux est bien plus étonnant que tant d'autres prodiges attribués au Christ (3) !—« Il commet des erreurs de chronologie (4). » On fait allusion à ce qui concerne Quirinius, Lysanias, Teudas, et l'on ne veut pas se rappeler que cette objection a été pulvérisée mille fois par les commentateurs et les apologistes (5). Nous y reviendrons nous-même en discutant le corps de l'ouvrage. — « Il ignore totalement l'hébreu (6).» Et qu'importe à la vérité des faits? Mais malheureusement S. Jérôme, en disant que S. Luc était plus fort en grec qu'en hébreu, suppose qu'il n'était pas étranger à cette dernière langue (7) ; et sans être habile orientaliste, on distingue aisément l'empreinte de divers hébraïsmes dans le récit de l'écrivain sacré (8). Une foule d'autres observations, plus misérables encore que celles qui précèdent, se rencontrent dans cette étude sur S. Luc ; nous sommes obligés de les laisser à l'écart pour la plus grande partie, et de n'en signaler que trois ou quatre dont l'importance est plus sérieuse. — « Il est démocrate (9). » Disciple de S. Paul, qui recommande si souvent le respect pour les puissances de la terre, l'exactitude à leur obéir et à prier pour elles (10), il est manifestement impossible que S. Luc ne soit pas *démocrate*.—« Ebionite exalté (11).»Le doute est-il possible, puis-

(1) M. Renan cite le chap. III, 23.
(2) *Introduction*, XL.
(3) Luc, XXII, 43, 44.
(4) *Introduction*, XL.
[5] Voir en particulier : *La vie de N. S. Jésus-Christ*, *par le docteur Sepp*, 1re *partie* . *chap.* VI, *le recensement de la Judée.*
[6] *Introduction* XL.
[7] Hieronym. *In Isaï.* Cap. VI.
[8] Marchini, *de Novi Testam. Libris*, *art.* III, *de Evang S. Lucæ.*
[9] *Introduction*, XLI.
[10] I Tim. II, 1, 2, 3.
[11] *Introduction*, *Ibid.*

que les Ebionites niaient la divinité du Christ, et que S. Luc l'affirmait et la confirmait par tout son Evangile (1) ! — « Très-opposé à la propriété (2). » Crime incontestable, puisqu'il raconte que les premiers chrétiens venaient jeter *librement* le prix de leurs biens aux pieds des Apôtres, qu'entr'eux tout était *volontairement* commun, et qu'Ananie et Saphire furent frappés de mort parce qu'ils avaient dit et soutenu obstinément un mensonge en présence de S. Pierre (3). — « Persuadé que la revanche des pauvres va venir (4). » Il répète les béatitudes austères de S. Matthieu ; il recommande l'amour de la pauvreté quand on n'a rien et le détachement absolu des biens d'ici-bas quand on les possède ; il présage aux riches les difficultés qu'ils rencontreront pour leur salut dans leur fortune elle-même ; il insiste surtout sur le désintéressement souverain que doivent pratiquer les Apôtres ; en un mot, il rofesse la doctrine de la pauvreté telle que l'Eglise l'a toujours comprise et pratiquée, telle que Jésus-Christ lui-même l'a entendue quand il l'a donnée pour base à son Evangile : n'est-ce pas là prophétiser, autoriser, saluer la *revanche des pauvres* contre les iniquités et les vieilles oppressions de la richesse (5) ? — « Il admet, dans ses premières pages, des légendes sur l'enfance de Jésus, racontées avec ces longues amplifications, ces cantiques, ces procédés de convention qui forment le trait essentiel des Evangiles apocryphes (6). » M. Renan, vous êtes vieux dans le monde ; dans le second siècle, sous le nom de Marcion, vous retranchiez déjà les deux premiers chapitres parce qu'ils gênaient et démentaient vos blasphèmes et vos rêveries. Mais dès ce temps là, Tertullien réclamait avec vigueur, au nom de l'authenticité de ces récits, contre l'impiété d'une pareille mutilation (7). Nous lisons dans Eusèbe que S. Justin fit un livre spécial

(1) Euseb. Hist. Lib. III, cap. XXVII, *De Ebionæorum hæres.*
(2) *Introduc. Ibid.*
(3) Act. II, 44-45.—V. I— II.
(4) *Introd. Ibid.*
(5) Luc. VI, 20-25.— XII, 13-34.— XVI, 1-14.--XXII, 35-36.
(6) *Introduction* XLI.
(7) Tertull. Lib. *De carne Christi.*

pour combattre le même attentat (1). A son tour S. Irénée accuse le même novateur d'avoir fait subir à la narration de S. Luc un retranchement qui l'outrage, et de se prévaloir ensuite des textes décomplétés qu'il a retenus pour insulter au Dieu solitaire par lequel il remplace le Dieu des chrétiens (2).

Voilà, pour en finir avec ces mesquines remarques, comment l'auteur procède contre S. Luc pour échapper à l'obligation d'en accepter les récits miraculeux. Des traits sans suite, sans justesse, sans profondeur, sans conclusion, sans preuves, cent fois confondus par les textes mêmes par lesquels il prétend les justifier, ce sont-là tous les éléments de sa science critique. Il a essayé de réunir et de combiner des atômes pour en faire un bélier de guerre contre l'écrivain sacré, il n'en a fait qu'une agrégation de poussière que dissout et disperse le contact même de l'édifice qu'il prétendait renverser.

Malgré la futilité de ces observations, M. Renan n'en assure pas moins avec une autorité dogmatique que S. Luc invente plusieurs récits pour faire ressortir vivement certains traits de la physionmie de Jésus (3), et que sa valeur historique est sensiblement plus faible (4), » chose qu'il n'a pas pris un instant la peine de démontrer. Il ajoute que son Evangile « est l'œuvre d'un homme qui choisit, élágue et combine (5). » Sans doute on peut bien le dire dans un certain sens avec l'approbation de l'histoire. S. Luc ouvre lui-même son Evangile par ces paroles : « Parce que plusieurs ont tenté de faire un récit des choses qui se sont accomplies parmi nous, suivant les traditions que nous ont transmises ceux qui ont vu par eux-mêmes dès le commencement et ont été les ministres de la parole, il m'a semblé bon à moi, qui ai tout recueilli dès le principe avec un soin diligent, de vous l'écrire avec

(1) Euseb. Hist. Lib. IV, cap. XI.
(2) Irenæ. *Adv. Hæres.*, cap II.
[3] *Introduction*, XLV.
(4) *Introduction*, XXXIX.
(5) *Introduction*, XVI.

ordre, excellent Théophile, afin que vous sachiez l'exacte vérité de ce dont vous avez été instruit (1). » Quand pour éclaircir cette déclaration de S. Luc, on en rapproche les souvenirs des premiers temps, on voit que de faux évangélistes, c'est-à-dire des écrivains hérétiques, semaient sur les pas des Apôtres et dans les régions qu'ils avaient initiées à la foi, des doctrines perverses et des ouvrages empoisonnés, prétendant que c'étaient-là les enseignements des Apôtres eux-mêmes (2). S. Paul fut soumis à cette destinée comme tous les autres. S. Luc, son disciple bien-aimé, le compagnon de toutes ses courses, le défenseur dévoué de ses prédications et de sa renommée, voulant dissiper toutes les manœuvres de l'erreur, calmer les inquiétudes des fidèles, maintenir dans toute son intégrité l'histoire du Sauveur et la théologie de son Maître, entreprit, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, la rédaction de son Evangile. Pour en composer le tissu, il mit en œuvre soit les récits qu'il tenait de l'apôtre S. Paul, soit les détails qu'il avait recueillis de la bouche des autres Apôtres ou disciples de Jésus-Christ, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même (3). Avec l'intention qui lui fit exécuter ce travail, on conçoit qu'il *choisisse* les documents pour éviter les apocryphes : on comprend qu'il *élague* tous les éléments parasites que les novateurs peuvent avoir greffés sur la souche des vraies traditions évangéliques : on admet qu'il *combine* son récit de manière à réfuter complètement et par ordre toutes les fausses légendes que l'homme de mensonge avait jetées au milieu des Eglises naissantes. Si M. Renan n'était allé que jusque-là, il aurait pu avoir raison. Mais quand il nous représente S. Luc comme un artiste humain, n'ayant d'autre but que de faire une composition régulière, éliminant ce qui peut blesser, ajoutant ce qui peut faire impression et grandir son

(1) Luc, I, 1-4.
(2) Eusèb. Hist. lib. III, cap. XXIV.
(3) Eusèb. *ut supra.*
Luc, I, *ut supra.*
Epiphan. *Hæres.* LI num. 7.

héros, combinant les éléments de ses discours et de ses narrations pour produire des effets plus ou moins dramatiques, pétrissant et sculptant son Evangile comme on le ferait, non pas pour une histoire, mais pour un simple roman, ce n'est pas seulement se moquer de la foi, c'est encore se jouer de l'histoire, de la science et de la critique avec une impudence désespérée.

Assez pour S. Luc : on voit que M. Renan ne réussit guère à nous montrer que ce troisième Evangéliste ne nous a transmis que des légendes sans grande valeur historique. Que dit-il maintenant de S. Matthieu et de S. Marc ?

XII

Nous dégageant ici de tout ce qui n'est qu'accessoire, c'est à la discussion de deux points seulement que nous nous arrêterons.

Il s'agit d'abord d'un texte de Papias auquel M. Renan attache une grande importance et qu'il appelle un témoignage capital (1). Assurément Papias n'est point un homme sans autorité. S. Irénée en parle avec un certain éloge comme scrutateur ardent des antiquités, comme auditeur avide, empressé, des vieillards qui avaient pu converser avec les Apôtres ou les hommes apotoliques. En citant ce fait en lui-même honorable, le grand évêque de Lyon n'ajoute rien pour déterminer le poids que pouvait avoir le témoignage de Papias (2). Eusèbe par lequel seul nous connaissons divers passages de cet auteur, nous dit en même temps l'opinion que s'en formait l'antiquité. « C'était, dit-il, un homme d'une intelligence médiocre, comme on peut s'en convaincre par la lecture de ses ouvrages (3). » Et avant de prononcer ce jugement et

(1) *Introduction*, XVIII

(2) Eusèb. *Hist.* lib III, cap. XXXIX. *De libris Papiæ.*

(3) Eusèb. *Hist.* lib. III, *ut supra.*

comme pour le justifier, le grand historien rappelle que Papias, sur l'autorité de traditions purement orales, a fait porter au Sauveur la responsabilité de discours, de paraboles, de mille autres détails plus ou moins fabuleux et surtout de l'utopie grossière du millénarisme (1). On ne peut être plus résolu que ne l'est Eusèbe dans cette appréciation ; impossible d'y trouver la moindre trace de cet embarras que lui prête M. Renan. Il est au contraire parfaitement dégagé, et si quelqu'un doit être à la gêne, il me semble que c'est M. Renan. M. Renan veut à toute force que Papias soit une autorité décisive ; il doit bien penser qu'Eusèbe lui sera toujours préféré, quand celui-ci se permettra d'avoir une opinion contraire. Eusèbe était bien plus voisin de Papias ; il en connaissait mieux les ouvrages; il avait pour guider et appuyer au besoin son sentiment sur cet auteur le témoignage des docteurs et des âges qui l'avaient précédé : tout autant d'avantages qui donnent à ses avis une incontestable autorité. M. Renan n'a vu et lu probablement, pour sa part, l'évêque d'Hiérapolis que dans les citations et les récits d'Eusèbe ; on ne comprend pas pourquoi il se prétend mieux à même de le juger que celui par qui seul il le connaît. C'est un droit qu'il nous est impossible de lui laisser usurper.

Après avoir ramené Papias à sa juste valeur, voyons le texte que lui emprunte M. Renan. « Ce prêtre disait que Marc, l'interprète de Pierre, avait écrit avec soin tout ce qu'il avait confié à sa mémoire ; mais que cependant il n'avait pas disposé par ordre ce qu'avait dit ou fait le Sauveur : car il n'avait ni entendu ni suivi le Seigneur. Mais, comme je l'ai rapporté, il avait vécu dans la société de Pierre qui prêchait l'Evangile pour l'utilité de ceux qui l'écoutaient et non point avec le but de dérouler dans leur enchaînement historique les discours du Seigneur. Ainsi Marc n'a point commis d'erreur, puisqu'il n'a écrit que les choses que lui rappelait sa mémoire. Il n'avait qu'un soin, c'était de ne rien omettre de ce qu'il avait entendu, et de n'y rien mêler qui fût

[1] Eusèb. *Hist.* lib. III, *ut supra.*

faux.» — Voilà ce que Papias raconte de Marc. — Voici comment il parle de Matthieu : « Matthieu, dit-il, a écrit en hébreu les discours ; chacun les a interprétés comme il l'a pu (1). »

Nous avons reproduit le passage entier, afin qu'on soit à même de juger le parti que M. Renan se propose d'en tirer. Peut-être est-il bon de faire observer avant tout que ce témoignage est moins de Papias que du prêtre Jean. Je sais bien que Jean était estimé de Papias, et qu'il avait sans doute un certain respect pour les relations qu'il lui attribuait. Mais enfin ce n'est point Papias qui parle, si je ne me trompe ; il cite un autre témoin, et le cite sans aucune garantie spéciale pour l'authenticité du récit qu'il lui emprunte. Eusèbe lui-même ne se prononce pas ; il se contente de noter cette tradition comme les autres, pour l'usage de ceux qui s'occupent d'antiquités (2). Cette remarque n'est pas sans importance, parce que si ce n'est point Papias qui parle, il faut juger le témoignage qu'il invoque, ce qui n'a pas été fait par M. Renan et ne saurait être pour lui une tâche facile.

Mais que conclut M. Renan du texte de Papias? C'est que ces deux ouvrages, c'est-à-dire les deux Evangiles de S. Marc et de S. Matthieu, tels que nous les lisons, ne sont point semblables à ceux que lisait Papias. — Si vous prétendez le contraire, M. Renan vous dira que « ce n'est pas soutenable (3). » — Voilà qui est grave. — Et la raison? — « D'abord parce que l'écrit de Matthieu pour Papias se composait uniquement de discours en hébreu dont il circulait des traductions assez diverses (4). » M. Renan me paraît aller un peu loin. Le mot grec λόγια veut bien dire *discours* assurément ; mais n'a-t-il jamais d'autres significations? ne pourrait-on pas, sans être trop téméraire, le traduire par *récits* ou, comme le fait la version latine de Henri Valois, par *oracles* (5)? Dans le texte de Papias même le mot de λόγων, appliqué à ce qui

(1) Euseb. *ut supra*

[2] Euseb. *ut supra.*

[3] *Introduct.*, XIX.

(4) *Introduct.*, *ut suprà.*

(5) *Divina Script. oracula.* — Eusèb. *ut suprà.*

regarde S. Marc et S. Pierre, n'a pas la signification rigoureuse de discours; il faut bien que M. Renan en convienne, autrement Papias serait en contradiction avec lui-même; pourquoi celui de λόγια qui est de la même famille, ne se prêterait-il pas à une certaine latitude? Enfin, M. Renan ne doit pas ignorer que, dans le langage de la tradition chrétienne, *verbum Domini*, *verba Domini*, *sermones Domini*, sont des expressions très-souvent employées pour désigner, soit l'ensemble des Evangiles, soit un Evangile en particulier; qu'il s'agisse de discours seulement ou de discours et de faits entremêlés, peu importe; on se sert de la même formule, parce que tout étant regardé comme inspiré par l'Esprit-Saint, on est autorisé par là-même à l'appeler *parole du Seigneur*, *discours du Seigneur :* comment M. Renan prouvera-t-il que Papias n'a pas entendu dans ce sens les λόγια de S. Matthieu?

Au reste, est-il permis de supposer que S. Matthieu, un Apôtre, qui avait constamment suivi le Sauveur, qui avait été témoin de ses prodiges, qui savait combien ces miracles contenaient de leçons et prêtaient de force aux discours de son Maître, en prenant la plume pour rédiger ses souvenirs, aura mis complètement les faits de côté pour ne transcrire que les paroles? Est-ce que les faits étaient moins sacrés et moins dignes de mémoire que les paroles? Est-ce qu'ils n'étaient pas instructifs à leur manière? Est-ce qu'en se proposant pour objet à la foi, ils ne s'imposaient pas aussi comme une règle à la vie? Est-ce que l'Apôtre ne trouvait pas dans les fidèles autant d'avidité pour les connaître que pour connaître les discours? Et si toutes ces circonstances ont été réelles, comment veut-on que S. Matthieu eût séparé violemment les uns des autres, comme on diviserait les membres d'un même corps, au risque de tromper les vœux et de froisser la piété des premiers fidèles? Ainsi le bon sens insinue que S. Matthieu n'a pas dû se borner à reproduire les discours du Sauveur, et quoi qu'en dise M. Renan, la critique grammaticale du texte de Papias ne prouve pas le contraire. Il ne peut s'appuyer raisonnablement sur cette allégation pour établir qu'au temps de Papias, le texte de S. Matthieu n'était pas le même que celui que nous lisons maintenant.

Le second motif invoqué par M. Renan s'étend aux deux Evangiles de S. Matthieu et de S. Marc. « L'écrit de Marc et celui de Matthieu, dit-il, étaient pour Papias profondément distincts, rédigés sans aucune entente et, ce semble, dans des langues différentes. Or dans l'état actuel des textes, l'Evangile selon S. Matthieu et l'Evangile selon S. Marc offrent des parties parallèles si longues, si parfaitement identiques qu'il faut supposer ou que le rédacteur définitif du premier avait le second sous les yeux, ou que le rédacteur définitif du second avait le premier sous les yeux, ou que tous deux ont copié le même prototype (1). »

« Pour Papias, dit M. Renan, les deux Evangiles étaient profondément distincts » : pour les langues probablement ; si S. Marc avait écrit en hébreu, il est vraisemblable que Papias l'aurait dit comme il l'a fait pour S. Matthieu. Mais étaient-ils profondément distincts en ce sens qu'ils n'eussent point d'analogie, point de parties parallèles et à-peu-près identiques, pour répéter les paroles de M. Renan? C'est ce que Papias ne dit point. Avaient-ils été rédigés sans entente en ce sens que l'un n'avait pas vu l'écrit de l'autre? C'est ce que Papias ne dit pas davantage. Il n'est question dans son texte ni de temps, ni de lieux, ni de concordance ou de discordance de textes et de récits. Les conclusions qu'en tire à cet égard la logique de M. Renan sont parfaitement gratuites.

Pour notre part, nous admettons qu'il existe de profondes affinités entre les deux Evangiles. Et ce fait que l'Eglise nous représente comme primitif, que rien d'ailleurs dans Papias n'empêche de considérer comme tel, nous est expliqué tout naturellement par une pieuse tradition. S. Matthieu composa le premier son Evangile en hébreu ; une foule de copies en furent faites et disséminées dans tout l'Orient ; c'est ce que donne à supposer la parole même de Papias. On croit qu'un exemplaire tomba dans les mains de S. Marc, qui s'en aida quand il écrivit à son tour les récits qu'il avait recueillis de la bouche de S. Pierre. De là les points de contact existant entre l'un et l'autre. Cette explication est fort simple, et à

(1) *Introduction*, XIX.

côté des opinions qui l'appuient, il n'est pas une autorité qui la combatte dans l'antiquité chrétienne, pas même celle de Papias (1).

Mais n'eussions-nous pas cette donnée, les ressemblances qui existent entre l'Evangile de S. Matthieu et celui de S. Marc ne pussent-elles pas être expliquées historiquement, la conclusion qu'en tire M. Renan ne laisserait pas d'être inacceptable. « Ce qui paraît vraisemblable, dit-il, c'est que ni pour Marc ni pour Matthieu nous n'avons les rédactions tout-à-fait originales, que nos deux premiers Evangiles sont déjà des arrangements où l'on a cherché à remplir les lacunes d'un texte par l'autre. Chacun voulait en effet posséder un exemplaire complet. Celui qui n'avait dans son exemplaire que des discours, voulait avoir des récits et réciproquement. C'est ainsi que l'Evangile « selon Matthieu » se trouva avoir englobé presque toutes les anecdotes de Marc, et que l'Evangile « selon Marc » contient aujourd'hui une foule de traits qui viennent des *Logia* de Matthieu (2). » Suppositions en l'air ! quelles autorités, quels monuments, quelles traditions peut alléguer M. Renan pour les justifier? Il s'agit bien de cela. Il faut que ces deux textes ne soient pas authentiques ; on a besoin de les faire succomber l'un et l'autre afin de pouvoir anéantir le poids de leurs récits surnaturels ; alors on dit, sans façon comme sans preuves, que *ces deux rédactions ne sont pas originales et que ce sont des arrangements où l'on a cherché à remplir les lacunes d'un texte par l'autre*. Non, ce ne sont point des arrangements faits par des ouvriers inconnus. Il est bien possible que ces deux Evangélistes aient eu devant eux, quand ils se sont mis à rédiger leurs écrits, des documents antérieurs. Mais leurs Evangiles sont sortis de leurs mains tels qu'ils sont encore aujourd'hui, et nul ne s'est permis d'y toucher plus tard, même pour les compléter ; tout remaniement eût été non-seulement flétri mais encore foudroyé comme un sacrilége, en sorte, quoi qu'en veuille M. Renan, que nous avons les rédactions véritablement ori-

(1) Augustin, *De consensu Evang. Lib.* 1, *cap.* 2.
(2) *Introduction*, XIX, XX.

ginales. Tous les siècles chrétiens en déposent, et ce n'est pas avec des rêves d'imagination, comme ceux de M. Renan, qu'on peut être admis à les démentir.

Fût-il vrai, du reste, que M. Renan pût se recommander même formellement de Papias, que s'ensuivrait-il? Bossuet faisait autrefois cette observation judicieuse en parlant de Richard Simon: « Il se trompe s'il s'imagine que quelques anciens qui auront parlé en passant, ou qui seront peu connus, ou qui auront eu eux-mêmes peu de poids, soient capables d'autoriser une explication. Ce n'est pas là ce qu'on appelle la tradition ni le consentement des Pères. On sait qu'il y a eu dans l'antiquité des Théodore de Mopsueste, des Diodore de Tarse, des disciples cachés d'Origène, qui en auront pris le mauvais, et quelques autres auteurs aussi suspects. Si le traducteur s'imagine contre-balancer par un ou deux anciens les Athanase, les Chrysostôme, les Hilaire, les Ambroise, les Augustin, les trois Grégoires et les autres qui sont pour nous, il ne sera pas écouté, et il montrera seulement qu'il ignore les maximes de l'Eglise (1). » Nous pourrions de même dire à M. Renan, dans le cas où Papias serait pour lui, ce qui n'est point, que s'il se figure avec un seul auteur contre-balancer le sentiment unanime de tous les Pères primitifs et de tous les âges chrétiens, il ne mérite pas d'être écouté. Il montre par là qu'il ignore non-seulement les maximes de l'Eglise, mais jusqu'aux notions les plus élémentaires de la logique rationnelle et philosophique.

Enfin, pourquoi ne le dirions-nous pas? Puisque M. Renan accepte Papias sur un point, il doit l'accepter sur tous. Son autorité rejaillit avec un poids égal sur chacune de ses affirmations. Eh bien! Papias, sur la foi du prêtre Jean, atteste que Marc n'a point failli, et que rien de faux ne s'est mêlé aux récits qu'il a tracés, pour ainsi dire, sous l'inspiration de Pierre (2). » S'il n'a pas failli, si nul ferment d'erreur ne s'est mêlé à sa rédaction, il faut bien

(1) Bossuet. *Première instruction contre la traduction de Trévoux. — Sur le dessein et le caractère du traducteur.*

(2) Euseb., *Hist.*, Lib. III, cap. XXXIX.

admettre le surnaturel, autrement l'éloge que Papias lui décerne ne serait pas justifié. S'il faut admettre le surnaturel dans l'Evangile de Marc, il faut aussi l'admettre dans les parties parallèles, identiques de l'Evangile de Matthieu, quelle qu'en ait été la source. S'il faut admettre le surnaturel sur un seul fait et, à plus forte raison, s'il faut l'admettre sur plusieurs, la théorie de M. Renan contre le miracle croule par le fondement, et c'est ainsi que les autorités invoquées contre nous servent à nous venger, tandis qu'elles se retournent pour l'écraser lui-même.

Il serait inutile, après ces considérations qui vont à la racine de ses blasphèmes pour les trancher, de reprendre une à une toutes les inventions et toutes les inexactitudes secondaires qui lui échappent, à propos des deux premiers Evangiles. Ainsi ces Evangiles, « la plus belle chose du monde, qui sortent d'une élaboration obscure et complètement populaire, c'est-à-dire des notes que les bons fidèles avaient inscrites sur des livrets à leur usage (1) ; cette absence totale de rédaction définitive et d'une valeur absolue à l'origine, fait qu'insinuerait un passage de S. Justin (2) ; cette préférence générale des conservateurs, donnée à la tradition orale sur les monuments écrits (3) ; ce peu d'autorité, dont jouissent les textes Evangéliques pendant cent cinquante ans (4) ; cette insouciance qu'on a de composer des livres parce qu'on suppose que le monde va finir (5) ; » toutes ces fictions sont tellement étranges, tellement démenties par l'histoire vraie des premiers siècles, qu'on ne concevrait pas la témérité qui les hasarde, si sa hardiesse n'était encouragée à tous les excès par l'assurance qu'elle a d'être acceptée sans contrôle, dès qu'elle se permettra d'insulter à nos saintes Ecritures. Il est temps d'en finir, et nous ne terminerions jamais, s'il fallait relever sans exception toutes les méprises et

(1) *Introduction*, XXII.
(2) *Introd.*, *Ibid.* — Just. apol. I, 33.
(3) *Introd.*, XXI, XXIII.
(4) *Introduction*, XXII.
(5) *Introd.*, *Ibid.*

toutes les erreurs plus ou moins misérables que M. Renan sème comme à pleines mains dans son ouvrage.

Parlons de S. Jean.

XIII

Sur la question d'authenticité pour le quatrième Evangile, M. Renan commence par le doute et semble finir par la foi. Ce sont d'abord des objections qui passent devant son esprit comme des nuages, pour lui faire craindre que Jean ne soit pas le vrai rédacteur de ce dernier écrit. Une des plus graves difficultés pour lui, c'est encore le texte de Papias, ce fameux texte que nous avons déjà discuté. Dans ce passage rapporté par Eusèbe, Papias parle de S. Marc et de S. Matthieu, mais il ne parle pas de S. Jean. Preuve que S. Jean n'avait point composé d'Evangile ; s'il en avait eu rédigé un, Papias l'aurait connu, il en aurait parlé, et Eusèbe n'eût pas manqué de nous rappeler son témoignage (1) M. Renan qui, sans doute, a fait son cours de philosophie, pour écarter ce sophisme aurait dû se rappeler qu'un argument négatif, dans ce genre de questions, n'a rien de concluant; le silence ici n'est pas une démonstration. Puis il faudrait aussi s'armer de ce raisonnement contre S. Luc, puisque Papias n'en parle pas non plus. Enfin il est très-possible qu'Eusèbe n'ait rien produit de Papias sur S. Jean, soit parce que Papias, de fait, n'avait rien cru devoir en écrire pour des Eglises qui l'avaient vu ou qui en avaient entendu parler comme lui, soit parce que, s'il en avait dit un mot, Eusèbe a cru devoir se passer de le reproduire après les longues explications qu'il avait données lui-même sur l'origine et le titre de l'Evangile de S. Jean. Mais si Papias a gardé le silence, S. Irenée a parlé.

(1) *Introduction,* XXIV.

Lui aussi avait entendu Polycarpe, le grand évêque de Smyrne, l'entretenir de Jean dont il avait été le disciple. Par ce témoin vénérable il avait appris une foule de détails, touchants et certains sur l'auguste vieillard d'Ephèse. Et voilà précisément que S. Irénée nous déclare nettement que S. Jean composa son Evangile pendant son séjour en Asie (1). Avec ces quelques observations, le nuage soulevé par le silence de Papias pouvait être facilement dissipé. M. Renan reste toutefois ému ; il fait encore d'autres raisonnements, par lesquels il lui semble qu'on peut disputer sérieusement à Jean l'honneur d'avoir composé ce quatrième Evangile. Mais enfin, par un effort suprême, il paraît se rabattre vers la foi à l'authenticité. A l'appui de cette thèse il cite des autorités, esquisse des arguments, constate des caractères, développe des observations de nature à lui donner une conviction ferme, inébranlable de ce grand fait, s'il n'avait pas, contre tout ce que l'Eglise admet vis à-vis des saintes Ecritures, un de ces partis pris que l'évidence même ne peut pas désarmer (2). Tout cela est bien entremêlé d'erreurs historiques, de fausses remarques, d'injustes ou puériles critiques, relativement au caractère de l'Apôtre S. Jean ; mais malgré cette ivraie mêlée au bon grain, la force des choses a été tellement puissante qu'elle a contraint M Renan, comme malgré lui, et peut-être à son insu, à faire contre ses propres théories des réserves qui touchent de près aux vraies données de l'histoire.

Mais la justice et la vérité sont un terrain sur lequel M. Renan se trouve mal à l'aise, il se hâte d'en sortir, et ses aveux que l'expression d'un doute avait précédés, sont immédiatement suivis d'une espèce de ré tractation. On ne dira pas d'une manière absolue, que Jean n'est pas l'auteur de cet Evangile ; « il aura fourni des notes précieuses (3) ; mais elles ont été employées par ses disciples dans un sens fort différent de l'esprit évangélique primitif (4).

(1) Euseb., *Hist.*, lib. v, cap. VIII.
(2) *Introduction*, XXVII.
(3) *Introduction*, XXII.
(4) *Introduction*, XXXIII.

Certaines parties ont été ajoutées après coup (1); plusieurs autres endroits portent la trace de ratures et de corrections (2); et de tout cela il résulte que l'Evangile de Jean, tel que nous l'avons, est moins l'œuvre de Jean lui-même que celle de la grande école d'Ephèse, dont il avait été le fondateur (3). »

Ecole d'Ephèse! S. Jean ne fonda pas une école, il établit une Eglise, rameau glorieux de l'Eglise universelle. Quant à l'honneur que M. Renan attribue aux disciples de Jean, d'avoir travaillé sur des notes fournies par le Maître et rédigé définitivement de leurs mains l'Evangile qui porte le nom de Jean, c'est une invention démentie par la foi constante de l'Eglise et par le sentiment unanime des Pères primitifs, cités par M. Renan lui-même. Ce n'est pas seulement une partie de ce livre que cette longue et imposante tradition nous déclare avoir été composée par S. Jean: c'est le livre tout entier. Il faut accepter le témoignage pour tout ce qu'il garantit, ou ne l'accepter pour rien; nulle distinction ne doit être faite où il n'en fait pas lui-même. Parmi les quatre Evangiles il n'en est aucun dont l'authenticité absolue soit affirmée avec plus d'ensemble et plus d'éclat. A l'attestation des grands auteurs dont parle M. Renan, il faut ajouter la foi de toutes les Eglises primordiales qui rangèrent cet Evangile parmi les Ecritures inspirées (4), et traitèrent d'hérétiques sous le nom d'*aloges* tous ceux qui se permirent de le repousser (5). Evidemment avec de telles traditions, quand elles abritent un ouvrage, il n'y a pas de discernement à faire; on doit le recevoir d'une seule pièce, si j'ose le dire, ou ne pas en recevoir un atome, et les tempéraments dont M. Renan enveloppe son rationalisme ne sont pas plus admissibles qu'une négation radicale.

(1) *Introd.*, XXII.

(2) *Introd. Ibid.*

(3) *Introduction*, XXXIII, XXXVI.

(4) Euseb., *Hist.*, Lib. III, 24, 25.

(5) Epiph., *Hæres.* 51, n° 3. — August. *Hæres.* 30.

XIV

Indécis et contradictoire sur l'authenticité, M. Renan est impitoyable contre la rédaction du quatrième Evangile. Ecoutez ces paroles tranchantes : « Jean met dans la bouche de Jésus des discours, dont le ton, le style, les allures, les doctrines, n'ont rien de commun avec les *logia*, rapportés par les Synoptiques. Sous ce rapport la différence est telle qu'il faut faire son choix d'une manière tranchée. Si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pu parler comme le veut Jean. Entre les deux autorités, aucun critique n'a jamais hésité, ni n'hésitera jamais(1). » Et non sans doute, un vrai critique n'a jamais hésité et n'hésitera jamais, parce qu'il n'y a pas de choix à faire. Les trois premiers Evangiles reproduisent une partie des discours de Jésus-Christ, et le quatrième en représente une autre. Ceux-là répètent celles des paroles du Sauveur, dont une simplicité douce, naïve, onctueuse, populaire, pleine de grâce, de naturel et d'abandon, constitue le principal caractère; celui-ci fait connaître la part la plus haute des révélations et des enseignements de l'Homme-Dieu. C'est le même Jésus, mais sous des aspects divers; là c'est Jésus parlant surtout en législateur des peuples et sauveur du monde; ici c'est Jésus parlant surtout comme Verbe incarné, comme sagesse éternelle du Père et comme docteur des nations; là il s'abaisse pour instruire les humbles; ici au contraire, il s'élève pour confondre les superbes. Mais entre ces deux manières il n'y a rien d'inconciliable, et tout en s'exprimant comme le veut S. Matthieu, Jésus-Christ a fort bien pu s'exprimer comme le veut S. Jean.

Mais, dit M. Renan, « à mille lieues du ton simple, désintéressé, impersonnel, des synoptiques, l'Evangile de Jean montre sans cesse des préoccupations d'apologiste, des arrière-pensées de sectaire,

(1) *Introduction*, xxix.

l'intention de prouver une thèse et de convaincre des adversaires (1). » — *A mille lieues du ton simple!* Rien de plus faux: S. Jean, sans doute, a des passages d'une incomparable solennité, mais il a des récits et des discours d'une candeur ineffable. On ne trouvera rien de plus admirablement ingénu que le dialogue de Nicodème et la conversation de la Samaritaine près du puits de Jacob. Mais quand même S. Jean planerait constamment sur les hauteurs, qu'est-ce que cela prouverait contre l'authenticité des scènes et des discours qu'il reproduirait? — Faut-il dire encore que le tòn de S. Jean *n'est ni désintéressé ni impersonnel?* Est-ce un crime pour l'Apôtre bien-aimé de rappeler les bienfaits qu'il a reçus de son Maître, et surtout de les raconter, comme s'il s'agissait d'un autre, ainsi que S. Jean Chrysostôme le fait judicieusement observer (2)? — Quant aux *arrière-pensées de sectaire* attribuées à S. Jean, nous n'en dirons rien; elles sont tellement odieuses qu'elles portent avec elles-mêmes leur réfutation et leur châtiment.

Restent les *préoccupations d'apologiste.* Eh bien, oui; elles existent dans l'auteur du quatrième Evangile. Pourquoi S. Jean songea-t-il à rédiger ses souvenirs, et pourquoi l'Esprit-Saint l'aida-t-il de ses inspirations dans ce grand travail? Dès le berceau de l'Eglise, des novateurs parurent. Cérinthe, Ebion et leurs sectateurs se prirent à dogmatiser en présence même des Apôtres, et leur doctrine, prélude lointain de celle de M. Renan, avait pour point de départ et pour élément essentiel, la négation de la divinité de Jésus-Christ. La tolérance du blasphème n'est point d'origine apostolique. Au bruit de ces impiétés monstrueuses, l'âme de Jean s'émeut. La vue d'un hérétique l'inquiétait, et l'on raconte qu'ayant appris la présence de Cérinthe dans un établissement de bains où il se rendait lui-même, il s'écria : Fuyons d'ici, de peur que la maison ne s'écroule et ne nous écrase (3). Ce frémissement

(1) *Introduction,* xxix. xxx.

(2) Joan. Chrys. *Homil.* 87, *in cap.* xxi *Joan.*

(3) Irenæ., *Adv. Hæres.* Lib. iii, cap. 3. — Hierony. *Prol. in Matth.* Eusèb. *Hist.*, Lib iii, cap. 28.

tenait à l'horreur que lui inspirait l'hérésie. Quand il eut entendu les impiétés qui circulaient contre la divinité de son Maître, pressé par ses disciples et par les saintes indignations de sa propre foi, il entreprit son Evangile pour réfuter les nouveaux sectaires et confirmer la vérité fondamentale qu'ils foulaient aux pieds. Tel était le but de S. Jean ; il n'est pas étonnant qu'il en garde le souvenir dans le développement de son œuvre. Il fallait bien qu'il le fît, puisque l'intention générale de son livre le commandait, et pour y réussir avec plus d'avantage, pour mieux faire ressortir la grandeur divine de Celui qu'on voulait réduire à n'être qu'un homme, il déroule les enseignements du Christ dans leurs manifestations, si je l'ose dire, les plus hautes et les plus éblouissantes. Ainsi la majesté de son Evangile, dont M. Renan voudrait faire une tache, n'est au fond qu'une gloire.

« Cette métaphysique contournée (1), ces discours raides et gauches dont le ton trop mystique est si souvent faux et inégal (2), cette façon de se prêcher et de se démontrer sans cesse, cette mise en scène sans naïveté, ces longs raisonnements à la suite de chaque miracle (3), ces mots d'une nouvelle langue dont les synoptiques n'ont pas la moindre idée, monde, vérité, vie, lumière, ténèbres (4), tous ces caractères supposent évidemment des pièces artificielles, qui nous représentent les prédications de Jésus comme les dialogues de Platon nous rendent les entretiens de Socrate (5). » Et la preuve ? *Evidemment,* encore *évidemment,* toujours *évidemment,* elle est là tout entière. — Pourquoi et comment le ton est-il faux et inégal ? — *Evidemment.* — Quel tort y a-t-il à ce qu'un Dieu qui se sent contesté démontre qu'il est Dieu et se prêche comme Dieu ? — *Evidemment* il ne le peut pas — Quand la conclusion d'un miracle n'est pas comprise, quelle faute commet le

(1) *Introduction,* XXX.
(2) *Introduction,* XXX, XXXIV.
(3) *Introduction,* XXXIII.
(4) *Introduction,* XXXV.
(5) *Introd.* XXXIV.

thaumaturge à la faire ressortir? — Il ne le doit pas *évidemment.*— Ces mots que vous prétendez inouïs dans les synoptiques y sont pourtant assez souvent répétés. Ainsi Matthieu dont les *Logia* vous paraissent si dignes d'estime, parle, dès le commencement et coup sur coup dans plusieurs versets, de lumière et de ténèbres (1). — *Evidemment* ce n'est pas. — Mais les dialogues de Platon n'ont pas pour attester leur authenticité comme entretiens de Socrate une société dix-huit fois séculaire, une suite incomparable d'incomparables témoignages, comme ceux qui vous assurent que Jean a reproduit avec fidélité les discours de Jésus. — *Evidemment* et quoi que vous en disiez, ces deux ordres de monuments se ressemblent. Quel miracle de logique !

Voici qui complète cet admirable développement : « Un nouvel esprit a soufflé (2). » Mais non, M. Renan; l'Esprit-Saint qui a soufflé déjà sur trois Evangélistes vient de souffler sur un quatrième, et voilà tout. — « La gnose est déjà commencée (3). » C'est vrai ; Cérinthe en a posé les bases, Valentin bientôt en viendra continuer la trame, et c'est précisément pour la confondre dès l'origine que le grand vieillard d'Ephèse a composé son Evangile. — « L'ère galiléenne du royaume de Dieu est finie (4). » — Vous avez bien raison, M. Renan ; depuis que le voile du temple s'est déchiré au cri poussé par Jésus expirant sur le Calvaire, l'ère galiléenne est finie ; l'ère chrétienne l'a remplacée, et c'est pour annoncer au monde cette grande substitution comme par un dernier cri de triomphe, que Jean a célébré dans son Evangile, avec tant de solennité, l'éternelle génération et la gloire sans égale du Verbe fait chair (5). —«L'espérance de la prochaine venue du Christ s'éloi-

(1) Matth. v, 14, 15, 16. – vi, 22, 23
Marc, iv, 21.
Luc. viii, 16. — xi, 33 34.
(2) *Introduction*, xxx.
(3) *Introd.* xxx, xxxi.
(4) *Introduction*, xxxi.
(5) Joann. i, 14.

gne (1). » Elle ne s'éloigne pas seulement, elle s'est évanouie, et Jean, le dernier survivant des Apôtres, déclare par son Evangile aux nations qu'elles ne doivent plus attendre, mais qu'elles possèdent déjà Celui qu'elles désirent. — « On entre dans les aridités de la métaphysique, dans les ténèbres du dogme abstrait (2). » Mais c'est le contraire ; au lieu d'un dogme abstrait, S. Jean dans son Evangile vous annonce un dogme visible, palpable, un dogme qui vit, qui se meut, qui parle, qui s'attendrit, qui éclate, puisqu'il vous prêche le Verbe incarné, descendu parmi les enfants des hommes pour communiquer avec eux et se manifestant à leurs yeux par une apparition «pleine de gloire et de vérité (3).» Ainsi l'*aridité de la métaphysique* et l'*abstraction du dogme* n'ont rien à voir ici. Jean n'a point oublié les entretiens du lac de Génésareth (4) ; mais il a voulu se souvenir aussi des visions du Thabor. M. Renan seul est coupable d'oubli dans cette question, et ce qu'il a tristement oublié ce sont les hautes convenances qui lui commandaient d'éviter les expressions peu mesurées dont il s'est servi pour rendre son jugement sur l'auteur et la rédaction du quatrième Evangile.

Pour nous consoler de cette critique sans délicatesse, comme elle est sans justice, nous aimons à nous souvenir des nobles choses que les grands docteurs nous ont dites de ce livre même que M. Rénan flétrit en termes si indignes. S. Irénée, qu'on pourrait presque appeler le disciple de Jean, puisqu'il n'en était séparé que par S. Polycarpe, commence à donner à l'admiration des Pères pour cet Evangéliste un branle, dont le contre-coup ne s'arrêtera plus. S'emparant des figures prophétiques, esquissées dans Ezéchiel, il applique les trois premières aux trois premiers Evangélistes, et réserve pour S. Jean la quatrième, c'est-à-dire la grande image, le royal symbole de l'aigle. Aigle, parce que dès le début de son Evan-

(1) *Introduction*, XXXI.
(2) *Introduct.*, *ut supra*.
(3) Jean, I, 14.
(4) *Introduction*, XXXI.

gile il s'élance dans le sein même de Dieu, pour y saisir le mystère de la génération du Verbe, et le révéler au monde. Aigle, parce qu'une fois au faîte de ces vérités sublimes, il ne sait plus en descendre, ou que s'il en descend, c'est pour remonter bientôt sur ces sommets momentanément désertés (1). De ce grand écrivain jusqu'à S. Grégoire, il n'est pas un interprète illustre des saintes Lettres qui n'ait décerné le même éloge et fait l'application du même passage à S. Jean. S. Basile, S. Ambroise et S. Augustin ont partagé l'enthousiasme commun, et Bossuet, ce génie presque sans rival, et qu'on a si justement appelé l'Aigle de Meaux, s'est fait à son tour un bonheur comme un devoir de s'anéantir d'étonnement et de vénération devant l'aigle mille fois plus glorieux de Pathmos et d'Ephèse (2). Outre l'élévation, plusieurs ont fait ressortir, avec une sorte de transport, la profondeur et la fécondité du quatrième Evangile. Il y a surtout un passage de S. Paulin de Nole, où ce docteur montre avec un éclat saisissant comment d'un mot, et du premier mot, S. Jean terrasse à la fois Arius, Sabellius, Marcion, Manès, misérables novateurs dont l'orgueil avait tour-à-tour nié ou blasphémé la Trinité, le Christ, les rapports de l'ancien et du nouveau Testaments, et enfin l'action de Dieu dans la création et le gouvernement du monde (3). Tout peut se résumer dans ces belles paroles de S. Grégoire de Nysse : « Jean, épris d'amour pour le Verbe, se reposa sur son sein pendant la Cène ; et appliquant alors son cœur sur le cœur de son Maître, comme pour pomper les eaux de cette fontaine de vie, il reçut par une ineffable communication la pleine connaissance des mystères du Christ, si bien que nous offrant à son tour un trésor qui déborde, il nous remplit de la sève qu'il a puisée à la source divine, et nous fait entendre d'une voix solennelle des prédications, dans lesquelles retentit toujours la voix du Verbe lui-même (4). »

(1) Irenæ. *Adv. Hæres.* Lib. III. — Aug. In Joam. XXXVI. cap. 8.

(2) Bossuet. *Elévations sur les mystères. — Apocalypse. — Oraison funèbre de la princesse Palatine.*

(3) Paulin. *Epist.* 21, *ad Amand.*

(4) Greg. Nyssen. *Homil.* I, *in cantic.*— Hierony. *Prol. in Matth.*

Quand nous n'aurions pas, pour relever l'œuvre de S. Jean, les appréciations émanées de ces hautes intelligences, quand nous n'aurions que le droit de notre propre pensée et cette raison d'art, invoquée par M. Renan, et qui nous appartient comme à lui, nous serions maîtres de repousser ses critiques dédaigneuses du quatrième Evangile. M. Renan veut voir dans les Evangélistes synoptiques le type réel et souverain du caractère et des discours de Jésus-Christ : et qui m'empêche de le trouver dans le livre de S. Jean? « Une espèce d'éclat doux et terrible, dites-vous, une force divine souligne ses paroles, les détache du contexte et les rend pour le critique facilement reconnaissables (1). » J'admets cela; seulement vous le trouvez en Matthieu, et moi je le trouve en S. Jean. Vous entendez vibrer la voix de Jésus dans les synoptiques (2); moi, je l'entends vibrer dans l'Evangile d'Ephèse. La simplicité de Matthieu vous sourit; à moi la grandeur de Jean paraît préférable et plus digne d'un Dieu. Ce qui vous plaît en Matthieu, c'est le tour hébraïque et presque talmudique des discours de Jésus (3). J'estime à mon tour que le génie hébraïque se révèle aussi dans le style de S. Jean, et qu'après tout, puisqu'il racontait la vie d'un Dieu qui venait détruire la Synagogue, il pouvait parfaitement, de son côté, s'affranchir des formes de la langue judaïque. Il y a dans les *Logia* de Matthieu un *naturel, une ineffable vérité, un charme sans pareil* qui vous subjugue (4). J'admire dans S. Jean quelque chose de mieux : c'est l'inexprimable onction de la tendresse. Disciple de l'amour, S. Jean est aussi l'Evangéliste de l'amour. La parabole du bon Pasteur, les discours de la Cène, ce vingt-unième chapitre qu'on peut appeler le triomphe suprême de l'amour, puisqu'il nous apprend que c'est sur l'amour que sera fondé le gouvernement de l'Eglise (1); tout cela contient, si je l'ose dire, une grâce

(1) *Introduct.* XXXVII, XXXVIII.
(2) *Introduct.* XXXVIII.
(3) *Introduct.* XXX.
(4) *Introd.* XXX.
(5) Joann., XXI, 15 — 19.

de sensibilité, une sève de cœur, dont les synoptiques offrent à peine quelques légères traces; et comme le Christ fut essentiellement charité, comme son commandement caractéristique est la charité, comme la marque distinctive, qu'il assigne à ses disciples, est aussi la charité, son âme, sa parole et sa vraie physionomie ne peuvent être, pour moi, que dans l'Evangile de la charité. C'est la ce que l'esthétique nous autorise à répondre à M. Renan : il s'arme, au nom de la raison d'art, des synoptiques contre S. Jean; au même titre, nous nous armons de S. Jean contre les synoptiques, et ses principes nous autorisent à prétendre que notre appréciation équivaut à la sienne. C'est là qu'on en arrive quand on sort, en matière de faits et d'histoire, de la grande voie du témoignage pour se jeter dans de vaines et capricieuses théories; on creuse des abîmes où l'on tombe, et souvent sans avoir pu y précipiter ceux qu'on voulait y engloutir.

XV

Mais, dira encore M. Renan : « Les discours de Jean sont en parfaite harmonie avec l'état intellectuel de l'Asie-Mineure au moment où fut écrit son Evangile. L'Asie-Mineure était alors le théâtre d'un étrange mouvement de philosophie syncrétique : tous les germes du gnosticisme y existaient déjà. Jean paraît avoir bu à ces sources étrangères (1). » *Jean paraît* ! Mais quels sont les passages qui révèlent les traces de ces emprunts? — Vous parlez de gnosticisme; mais montrez-moi l'empreinte de cette monstrueuse doctrine dans S. Jean. J'y vois bien, ces grands dogmes de la Trinité et de l'Incarnation qui renversent le gnosticisme par sa base; mais une phrase indiquant une parenté quelconque entre ce rêve odieux

[1] *Introduction*, XXXI.

et les purs enseignements du Christ, je vous défie de l'indiquer. Bien loin d'être l'appui du gnosticisme, le quatrième Evangile en est le plus éclatant démenti, la plus foudroyante réfutation ; et quand, un peu plus tard, S. Irénée voulut combattre l'école de Valentin, c'est très-souvent dans les textes de S. Jean qu'il alla prendre les armes de sa controverse. Ainsi le mouvement de philosophie syncrétique, dont l'Asie-Mineure fut le théâtre, dans les premiers temps, ne pénétra point jusqu'à S. Jean pour altérer dans son Evangile les pures eaux de la révélation par un mélange d'opinions adultères ; l'Apôtre ne but qu'à deux sources : ses propres souvenirs, et l'inspiration divine.

« Il se peut, poursuit M. Renan, qu'après les crises de 68 (date de l'Apocalypse) et de l'an 70 (ruine de Jérusalem), le vieil Apôtre, à l'âme ardente et mobile, désabusé de la croyance à une prochaine apparition du Fils de l'homme dans les nues, ait penché vers les idées qu'il trouvait autour de lui et dont plusieurs s'amalgamaient assez bien avec certaines doctrines chrétiennes (1). »

Il se peut ! Quelle habileté! On n'affirme pas, on insinue; on appelle un doute; c'est tout ce qu'il faut pour le résultat qu'on se propose d'obtenir.

Il se peut ! Eh bien! non, il ne se peut pas que le vieil Apôtre ait été désabusé de la croyance à la prochaine apparition du Fils de l'homme dans les nues, parce qu'il n'a jamais partagé cette opinion populaire. Il a cru que Dieu, pour venger le sang de son Fils crucifié, viendrait bientôt renverser Jérusalem de fond en comble et disperser les Juifs, comme de la poussière, à tous les vents du Ciel. Il a cru pareillement que, pour faire expier à Rome païenne ses erreurs, ses débauches et sa cruauté contre les martyrs, Dieu se montrerait une seconde fois, et ferait tomber, des hauteurs de son orgueil, cette nouvelle Babylone, cette grande prostituée qui corrompait les peuples. Non-seulement il a cru à ces deux effroyables catastrophes, mais il les a prédites, soit dans son Evangile, soit dans sa *Révélation* de Pathmos, pour employer l'expression des

[1] *Introd.* XXXI.

premiers siècles. Qu'il soit allé plus loin, qu'il ait eu la persuasion que le jugement universel allait prochainement venir, c'est ce que ne permettent de supposer, ni les longues destinées qu'il annonce à l'Eglise, ni les calamités même qu'il présage à la ville perverse et condamnée des Césars. Le siége et la chûte de Jérusalem n'ont par conséquent trouvé en lui aucune illusion dont ils eussent à le désabuser.

Il se peut qu'il ait penché vers les idées qu'il trouvait autour de lui. Qu'il ait penché vers ces idées, comme on se penche vers un serpent pour l'écraser, oui ; pour se les approprier et les mêler aux doctrines chrétiennes, non, mille fois non. Il fuyait les hérétiques avec effroi, justement à cause des altérations qu'ils faisaient subir à la doctrine du Christ; et comment se serait-il rendu lui-même coupable du même crime ? Tout ce que dit M. Renan pour insinuer le contraire, pour faire entendre que les souvenirs de Jean se sont ici transformés; qu'à force de considérer Jésus *comme l'incarnation de la vérité*, il a fini *par lui attribuer, ce qu'il était arrivé à prendre* lui-même *pour la vérité*, après une certaine série d'illusions (1), tout cela n'est qu'une fiction de plus, ajoutée à tant d'autres fictions. S. Jean nous dit et nous redit en termes formels : « Ce qui a été, dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons examiné de près, ce que nous avons touché de nos mains, relativement au Verbe de vie,... oui, encore une fois, ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, c'est ce que nous vous annonçons, afin que vous ayez avec nous société de foi, et que nous soyons tous ensuite en société avec le Père et avec son Fils, qui est Jésus-Christ (2). » Le saint Vieillard insiste sur ce témoignage ; et certes quand un Apôtre, un Prophète, le Fondateur d'une grande Eglise, le maître d'une foule de disciples illustres, qui s'inclinent tous avec vénération devant son autorité, quand un homme, entouré de tant de garanties, sans compter celle de l'inspiration surnaturelle, vous

(1) *Introduct.* XXXI, XXXII.
(2) Joan., Ep. I, 1 — 3.

assure qu'il ne raconte que ce qu'il *a vu, entendu ; examiné, palpé de ses propres mains,* à dix-neuf siècles de distance, M. Renan n'est pas admis à lui dire : Vous avez cru retracer des souvenirs, vous n'avez décrit que des rêves.

Ainsi les considérations et les critiques de M. Renan sur le quatrième Evangile n'ont pas plus de valeur que celles dont les trois premiers ont été l'objet. Toujours des affirmations sans appui, des remarques sans exactitude, des prémisses sans conclusions ou des conclusions sans prémisses.

XVI

Qu'est-il besoin, après ces appréciations isolées des Evangiles, de discuter les appréciations comparées qu'en fait M. Renan ? Dans Matthieu ce sont les discours qu'il préfère ; « les parties narratives se forment de légendes d'un contour assez mou, sorties de la piété de la deuxième génération chrétienne(1).» «L'Evangile de Marc est bien plus ferme, plus précis, moins chargé de fables tardivement insérées (2). » « Quant à l'ouvrage de Luc, sa valeur historique est sensiblement plus faible (3). » Enfin si vous voulez savoir ce que c'est que Jean et surtout ce que c'est que son Evangile : « Ce sont en quelque sorte les variations d'un musicien improvisant pour son compte sur un thème donné. Le thème peut n'être pas sans quelque authenticité, mais dans l'exécution, la fantaisie de l'artiste se donne pleine carrière (4). » Voilà comment de nos jours on entend la critique et la science. La science est le dédain suprême de tous les éléments qui la constituent, et la critique est l'absence totale de la

[1] *Introduction* XXXVIII.
(2) *Introduction, Ibid.*
(3) *Introduction,* XXXIX.
(4) *Introd.* XXXIV.

critique même. Les Evangiles vous sont présentés intégralement comme la parole de Dieu, comme la pure et incontestable expression de la vérité historique. Ici le rôle de la science est de rechercher les traditions et les témoignages, et la mission de la critique est de les apprécier. M. Renan ne veut pas entendre ainsi les choses. Il remonte et traverse les dix-huit siècles qui nous séparent des Evangiles comme si, de nous à eux, c'était un vide absolu; il se donne l'air de ne pas même soupçonner que durant ce long espace de temps une seule voix sérieuse ait parlé de ces livres divins; voilà comment il prétend faire de la science. Puis prenant les Evangiles avec un type arrêté du Christ, il déclare, sans autre guide que son caprice, que tel Evangéliste est bien dans tel ou tel passage, que tel autre Evangéliste est mal dans certains récits ou certains chapitres, que tel autre enfin ne peut lui fournir aucun élément qui convienne au portrait qu'il veut tracer. C'est-à-dire qu'il fait des discernements purement arbitraires; il prend, il repousse, il combine suivant le besoin du chimérique idéal qu'il poursuit. Et il ne remarque pas qu'ici tout est à prendre ou à laisser; qu'il n'y a pas de triage à faire parce que tout est froment et qu'il n'y a point d'ivraie, parce que tout est au même degré garanti par l'inspiration des Evangélistes, par leur compétence, par leur probité comme aussi par l'autorité de l'Eglise; que pour avoir la véritable figure de Jésus-Christ, au lieu de mutiler et de diviser les Evangiles, il faut les fondre ensemble, et que le travail de M. Renan, prenant un discours dans celui-ci, un fait dans celui-là, un trait de caractère dans l'un et pas un linéament dans l'autre, pour en composer son Christ imaginaire, serait un jeu puéril si plutôt il n'était sacrilége.

XVII

Si vous tenez à savoir, après le mérite comparé, la valeur générale que M. Renan daigne attribuer aux Evangiles, écoutez: « Ce ne sont ni des biographies à la manière de Suétone, ni des légendes

fictives à la manière de Philostrate ; ce sont des biographies légendaires. Je les rapprocherais volontiers des légendes des Saints, des vies de Plotin, de Proclus, d'Isidore et autres écrits du même genre, où la vérité historique et l'intention de présenter des modèles de vertu se combinent à des degrés divers (1). » Quel odieux amalgame ! En vérité c'est faire un insigne honneur aux Evangiles que de les déclarer différents des *biographies de Suétone*, oui de *Suétone*, répétons-le bien. C'est un sanglant outrage que cet éloge. — *Ni des légendes fictives à la manière de Philostrate.* — Voilà encore une concession généreuse, il est entendu que tout n'est pas fiction dans les Evangiles; leurs auteurs doivent tressaillir de ce que M. Renan n'est pas contre eux plus impitoyable. — On les compare volontiers aux *légendes des Saints.* Très-bien encore ; on fait une belle part au Saint par excellence, au Saint des Saints, à celui dont la grâce fait germer tous les Saints, puisqu'on met son histoire à-peu-près à la hauteur de celle des Saints qu'il a faits. Que si vous pensez qu'on ne le traite pas encore avec assez d'honneur, un dernier rapprochement va vous satisfaire ; les Evangiles appartiennent au même ordre de composition que les vies de quelques misérables philosophes, Plotin, Proclus, que sais-je encore ? Les héros sont évidemment de même taille, et il est bien manifeste que les auteurs ont eu dans la même mesure l'intention de proposer aux peuples des modèles destinés à les édifier ! Je ne sais pas si dans un rapprochement quelconque il entra jamais plus d'ineptie et plus d'impiété !

On dirait vraiment que, dans l'indécence des assimilations, M. Renan fasse effort pour se surpasser lui-même. Ainsi le voilà qui compare les quatre Evangélistes à quatre vieux soldats du premier empire écrivant la vie de Napoléon, et il affirme que, sous l'impression de sentiments analogues, ils ont dû produire une œuvre empreinte des mêmes mérites et des mêmes défauts que celle qui sortirait des mains de ces vétérans (2). Ainsi encore, saisi d'une

(1) *Introduction*, XLIV.
(2) *Introduction*, XLIV, XLV.

crainte étrange, il a peur qu'on lui reproche d'avoir accordé trop de confiance aux légendes Evangéliques, et il se justifie en disant qu'on n'a pas reproché à certains biographes de Mahomet d'avoir tenu compte des traditions orales sur le prophète et d'avoir prêté souvent à leur héros des paroles qui n'étaient connues que par cette source (1). Appuyé sur ce fait qui lui a servi de modèle et qui lui sert encore d'excuse, il compte sur l'indulgence. Ce sont là des inconvenances qu'on ne discute pas; des rapprochements plus odieux me paraissent impossibles.

Telles sont les observations que nous a suggérées l'étude de M. Renan sur les Evangiles. Nous n'avons le courage ni de les résumer, ni de les étendre davantage, malgré tout ce qui nous resterait à dire. Mais elles suffiront pour démontrer que M. Renan, depuis son apostasie, n'a plus comme écrivain ni le sens chrétien, ni le sens philosophique, ni le sens critique, ni même le sens du respect et de la délicatesse littéraire.

XVIII

A côté des sources sacrées sont quelques sources profanes.

Philon se présente le premier sous la plume et dans l'estime de M. Renan. « Les écrits de Philon, dit il, ont l'inappréciable avantage de nous montrer les pensées qui fermentaient au temps de Jésus dans les âmes occupées des grandes questions religieuses. Philon vivait, il est vrai, dans une tout autre province du Judaïsme que Jésus ; mais, comme lui, il vivait très-dégagé des petitesses qui régnaient à Jérusalem : Philon est vraiment le frère aîné de Jésus. Il avait soixante-deux ans quand le prophète de Nazareth était au

(1) *Introd.* XLIV, XLV. — Voir encore le même fond de rapprochement, pag. LVII.

plus haut degré de son activité, et il lui survécut au moins dix années. Quel dommage que les hasards de la vie ne l'aient pas conduit en Galilée ! Que ne nous eût-il pas appris (1) !»

Heureux et habile qui comprendra nettement ce que M. Renan a voulu dire dans cet éloge ! Ce qu'il y a de plus positif, c'est qu'il renferme une impiété flagrante : Philon, mélange de Juif et de platonicien, *frère aîné de Jésus*, voilà des expressions et des rapprochements qui révoltent. S. Paul, l'Ecriture à la main, ne pouvait souffrir qu'on mît en parallèle Jésus même avec Moïse, même avec les anges (2). M. Renan se donne plus de latitude ; d'après lui, Jésus a dans l'histoire un *frère* auquel il doit peut-être céder le pas parce que c'est un *frère aîné*, et ce frère est Philon.

Si du moins entre l'un et l'autre on pouvait constater des affinités d'idées et de doctrine. Mais entendez M. Renan : *Philon a vécu dans une autre province du Judaïsme que Jésus.* On ne conçoit pas que pendant que le premier habite Alexandrie, il agisse sur l'esprit du second qui demeure à Nazareth, puisqu'on ne peut montrer entre eux la trace d'aucune relation certaine. Il est vrai que *comme Jésus il était très-dégagé des petitesses qui régnaient à Jérusalem.* Mais s'en dégageaient-ils tous deux dans le même sens ? Voilà la question, et M. Renan ne l'a pas résolue. Une commune indépendance ne suffit pas pour les rendre frères ; il faut de plus la communauté de sang, c'est-à-dire la communauté des principes, et certes elle n'exista jamais entre Jésus et Philon. M. Renan est forcé d'en convenir puisqu'il s'écrie : *Quel dommage que les hasards de la vie ne l'aient pas conduit en Galilée! que ne nous eût-il pas appris!* Il est possible qu'il nous eût appris beaucoup ; mais enfin il ne nous a rien appris. Par la raison même qu'il n'a rien pu apprendre, il n'a rien pu enseigner. Jésus a grandi totalement en dehors de son influence et Philon en a été si peu le *frère aîné* qu'il n'en a pas même été le précurseur et le maître.

(1) *Introduction*, IX.

[2] Hebræ, I, 4 — 14 — III, 2 — 6.

Nous ne prétendons certes pas enlever et nier à Philon toute espèce de mérite sérieux. Plusieurs écrivains estimables de l'antiquité chrétienne en ont parlé avec quelque avantage (1). Mais il est fort à supposer que ce n'est pas ce qu'il a eu d'honorable qui l'a rendu cher à M. Renan. On l'accuse de s'être donné dans l'explication des Ecritures des libertés qui touchent à la licence. On dit aussi qu'en décrivant certains honneurs profanes et illégitimes, décernés à Auguste, il les traite avec une indulgence, qui ne s'inspire pas de l'aversion de l'ancienne loi pour l'idolâtrie et l'adoration de l'homme par l'homme. On va enfin jusqu'à prétendre, sur le témoignage d'Anastase, le Sinaïte, que dans ses écrits contre Mnason, il aurait combattu la divinité de Jésus-Christ (2). A tous ces titres il est facile de comprendre, que M. Renan le chérisse, puisqu'il en continue les traditions, et qu'il trouve piquant d'en faire le *frère aîné de Jésus*, puisqu'il en fut le blasphémateur.

Ainsi nous ne voyons trop comment Philon peut être une source où M. Renan ait pu puiser des renseignements utiles pour la *Vie de Jésus*. Jésus et Philon vécurent à distance l'un de l'autre; Philon nous offre le miroir du Judaïsme, tel qu'il était en Egypte, et non point tel que Jésus le trouvait autour de lui dans Jérusalem et toute la Palestine; impossible de signaler entre eux aucun contact attestant une influence exercée et une influence subie. Mais n'importe, M. Renan, qui ne croit pas aux miracles, se donne le droit d'en accomplir; et vous verrez que, sous sa main, l'histoire complaisante aimera mieux devenir une fable que de ne pas faire *de Philon le frère aîné de Jésus*.

XIX

Josèphe est une autre source où s'est abreuvé M. Renan. Nous n'avons pas à nous préoccuper de l'appréciation générale qu'en fait l'auteur de la *Vie de Jésus*, malgré des nombreuses rectifica-

(1) Euseb. *Hist.* Lib. II., cap. 18.
Orig. *in Matth.* — Hieronym. *De viris ill.* XI.
(2) Anast. Sinaït., *in Odego.* — Tillemont, Tom. I. *Des Empereurs.*

tions qu'on pourrait lui faire subir. Une seule chose doit être notée : c'est une nouvelle et délicate application du sens esthétique. Josèphe a dit, en parlant du Sauveur : « En ce temps-là, vivait Jésus, homme sage, si toutefois on doit l'appeler homme, car il faisait des œuvres admirables (1). » Ces deux derniers membres de phrase sont importants, ce *peut-être*, exprimé par l'historien, à l'aspect des œuvres merveilleuses accomplies par Jésus, renferme un demi-aveu de la divinité du Christ, aveu d'autant plus grave qu'il émane d'un juif qui n'était pas très-ennemi des païens. Mais un tact divinateur a révélé à M. Renan que ce passage n'est qu'une interpolation. — « *On sent*, dit-il, qu'une main chrétienne y a retouché le morceau, y a ajouté quelques mots, sans lesquels il eût été presque blasphématoire (2). » Et pour qu'on sache bien sur quoi porte la retouche, l'auteur cite en note les paroles suivantes : « S'il est permis de l'appeler homme. » *On sent*, voilà qui est péremptoire ; l'évidence du tact chez M. Renan n'est pas moins infaillible que celle de l'esprit, et quand il a prononcé cette grande formule : *On sent*, il ne reste plus qu'à se taire. Il est bien manifeste, d'ailleurs, que les chrétiens ont été maîtres, alors de tous les exemplaires de Josèphe, qu'ils ont introduit ce témoignage en faveur de Jésus même dans les copies que possédaient les juifs et les païens, qui s'y sont prêtés avec une complaisance parfaite, malgré le déshonneur qu'ils devaient en recueillir. Peut-être l'entreprise a-t-elle rencontré quelques difficultés en commençant. Mais les chrétiens auront dit à tous les possesseurs des *Antiquités* de Josèphe : « Vous avez dans votre manuscrit un texte presque blasphématoire pour mon Dieu, permettez-moi de le corriger par une petite phrase conditionnelle. » Et devant cette demande, tous se seront inclinés avec empressement et auront laissé falsifier le texte de l'historien, en faveur d'une religion qu'ils persécutaient dans ses Apôtres, après avoir essayé de la tuer dans son

(1) Joseph., *Antiq.* Liv. XVIII, ch, 4.
(2) *Introduction*, X.

fondateur. Tout cela n'est pas possible, il faut en convenir, parce que ce n'est pas raisonnable. Mais *on sent* la falsification : et qu'importe que la démonstration prouve qu'elle a été impossible? Le *tact* n'est-il pas supérieur au bon sens?

Il y a encore ici dans une note de M. Renan des raisonnements ineffables sur les interpolations chrétiennes. Mais il faut en finir.

Nous laissons encore de côté ce qu'il dit sur le livre de Daniel, qu'il range pour de puériles raisons parmi les apocryphes (1). Nous ne parlons pas non plus de ses jugements sur les Talmuds, quoiqu'ils soient loin d'être irréprochables. Il n'y a presque rien en tout cela qui soit pleinement vrai. Mais nous ne pouvons tout relever ; nous ne terminerions jamais, si nous voulions reprendre tous qui mérite d'être censuré ; il faut une limite à tout, même à la refutation du sophisme et de l'erreur, quand on les a frappés à la tête.

Outre les sources antiques, il est des sources modernes auxquelles M. Renan paraît avoir demandé quelques inspirations. Ce sont des ouvrages d'auteurs protestants (2). M. Renan leur décerne les éloges les plus glorieux ; il les appelle «d'excellents écrits (3);» il déclare que sur les questions qu'ils ont traitées, il ne dira rien ou presque rien , parce qu'il « n'a pas l'habitude de refaire ce qui est fait et bien fait (4). » Il est impossible de témoigner une estime plus déshonorante pour les conséquences extrêmes et les fruits actuels du libre examen. Je sais bien qu'entre les mille branches de la Réforme, il en est quelques-unes qui protestent contre les livres loués par M. Renan et contre le nouveau volume de M. Renan lui-même. Mais ces réclamations qui peut-être ne manquent pas de talent , sont essentiellement dépourvues de logique et d'autorité ; le principe protestant les condamne, et quoi qu'on en puisse dire, les doctrines de Luther et de Calvin, poussées à leurs

(1) *Introduction* XI.

(2) MM. Réville, Reuss, Nicolas , Colani , sans parler du Dr Strauss , traduit par M. Littré.

(3) *Introduction,* VII.

(4) *Id.* VI.

dernières conclusions, ont avec les blasphèmes de M. Renan une parenté dont on peut rougir, mais qu'on n'a pas le droit de nier.

XX

Le couronnement de l'introduction est digne de tout le reste. « Si l'amour d'un sujet peut servir à en donner l'intelligence, on reconnaîtra, aussi, j'espère, que cette condition ne m'a pas manqué (1). » Et qui en doute ? M. Renan a tellement aimé son sujet, il s'est épris pour le Christ d'une si pure et si ardente passion, qu'il en a pour ainsi dire étouffé la divinité dans ses embrassements sacriléges et que l'humanité elle-même en est sortie sanglante et tout en lambeaux. On le sait bien depuis longtemps; le suprême gage de l'amour consiste à tuer l'objet qu'on aime. — Ecoutons encore : «Pour bien faire l'histoire d'une religion, il est nécessaire premièrement d'y avoir cru (2) ; » c'est possible. — « En second lieu, de n'y plus croire, car la foi absolue est incompatible avec l'histoire sincère (3). » C'est justement le contraire qui est vrai. Rien n'égare comme l'extinction de la foi ; vous ne trouverez pas un catholique apostat qui ait été historien fidèle. La haine des hommes s'empare ordinairement de lui en même temps que la haine de la vérité, et sous l'impression de ce sentiment toujours avide de se justifier lui-même, il n'est pas un fait qui ne se dénature. Ses récits ne sont presque jamais que des travestissements ou des calomnies. Avec la foi absolue, ce qui ne veut pas dire aveugle, on est déjà dans le vrai par-là même qu'on la possède. Elle jette ensuite

(1) *Introduction*, LVIII.
[2] *Introduction*, LVIII, LIX.
[3] *Introduction*, LIX.

dans l'âme un fond de calme, de désintéressement, de droiture et de délicatesse qui met la plume en garde contre les inexactitudes systématiques et place la rédaction de l'histoire sous la haute tutelle de la conscience. Ainsi pour avoir cessé de croire, M. Renan n'en est pas plus digne de confiance, et jamais il ne nous convaincra qu'une plume, trempée dans le mensonge, soit mieux faite pour écrire la vérité que celle qui n'eut aucun contact avec l'erreur.

Mais « l'amour va sans la foi (1) » Qu'est-ce que cela veut dire? Il y a amour et amour. Il y a l'amour de S. Paul, de S. Augustin, de Ste Thérèse pour Jésus-Christ; est-ce par hasard celui-là qui va sans la foi? Enlevez à ces grandes âmes la Divinité de Jésus-Christ, aimeront-elles encore? Ce qui les émeut, ce qui les embrase, ce qui les transporte, ce qui les consume, n'est-ce pas l'ineffable beauté du Verbe se révélant à elles à travers le voile de l'humanité? Et si cette adorable beauté vient à disparaître, si au lieu d'un Homme-Dieu elles ne trouvent plus dans le Christ qu'un être vulgaire, meurtri de coups, déchiré de plaies, inondé de sang, pensez-vous qu'elles se sentiront entraînées vers lui par la pente et le poids des mêmes affections? Non, certes, non, la foi n'enfante pas nécessairement l'amour; mais l'amour ne peut jaillir que de la foi. L'amour sans la foi dont M. Renan se vante de garder l'étincelle n'est qu'un simulacre de tendresse s'adressant à un fantôme de Christ; c'est l'élan d'un rêveur se passionnant pour un nuage, et se flatter d'aimer encore Jésus après qu'on l'a dépouillé de son principal diadème, après qu'on a dénaturé son histoire, arraché sa statue des autels et condamné sa mémoire à descendre des hauteurs à part qu'elle habitait au niveau banal des renommées humaines, c'est unir au sacrilége du rationalisme le sacrilége non moins grave et plus odieux de la dérision.

« Pour ne s'attacher à aucune des formes qui captivent l'adoration des hommes, on ne renonce pas à goûter ce qu'elles contiennent de bon et de beau. Aucune apparition passagère n'épuise la di-

[1] *Introduction*, LIX.

vinité. Dieu s'était révélé avant Jésus, Dieu se révèlera après lui (1). » Voilà le terme sublime où M. Renan vient aboutir. Question de foi, question de formes. Vous croyez qu'entre le Bouddhisme et le Judaïsme, entre l'Islamisme et le Catholicisme, il y a une différence sérieuse de fond et de valeur; vous vous trompez, question de formes. Jésus n'est pas Mahomet et Mahomet n'est pas Jésus. Erreur ; question de formes , et pourvu que vous sachiez aimer ce qu'il y a *de beau et de bon* dans ces diverses formes, vous aurez trouvé le grand secret de l'*amour sans la foi*. Convenez que c'est ici une admirable invention, puisqu'on y fait le prodige impossible d'aimer ce qu'on ne croit pas !

Et remarquez : « Aucune apparition passagère n'épuise la divinité (2). » Il est bien évident que la divinité toujours identique à elle-même, s'est manifestée au monde sous des formes très-disparates. Elle n'a point parlé par Daniel, puisque son livre est apocryphe. Si l'on y regardait de près, nous nous convaincrions aussi qu'elle n'a point parlé par les autres prophètes. Mais Orphée, mais Confucius, mais Zoroastre, mais Philon lui-même, *le frère aîné de Jésus*, voilà tout autant d'apparitions passagères qui l'ont fait entrevoir à l'humanité. C'est par là qu'elle préludait à la grande, à l'incomparable manifestation qui devait se faire dans la personne de *Jésus*. Mais gardez-vous de considérer cette révélation comme la dernière; la divinité ne s'épuise pas plus par ces apparitions successives que le soleil ne s'appauvrit par les torrents de feu qu'il verse sur la nature. Les clartés de Sunium furent comme le crépuscule du Calvaire : Jésus attend à son tour qu'un nouveau Messie se lève, pour attester, comme il l'a fait lui-même, que la fécondité de l'astre éternel demeure intarissable, et qu'aucune irradiation n'en épuise la lumière. Voilà les pitoyables fictions dont on ne rougit pas d'amuser le dix-neuvième siècle, même quand on est membre de l'Institut et qu'on a reçu mission d'aller explorer les antiquités des côtes de Phénicie !

(1) *Introduction*, LIX.
(2) *Introduct.*, LIX.

XXI

« Dieu s'était révélé avant Jésus, Dieu se révèlera après lui (1).» Oui, certes, Dieu s'est révélé avant Jésus. « Plusieurs fois et sous des formes multipliées Dieu a parlé jadis à nos Pères par les prophètes. Et dans ces derniers temps il a parlé par son Fils qu'il a établi l'héritier de toutes les promesses et par lequel il a fait les siècles (2) » Les Prophètes, tels ont été les organes de Dieu dans le monde; eux seuls ont parlé en son nom et par l'inspiration de son Esprit. Et s'ils ont parlé ainsi de la part de Dieu et sous l'action de son souffle adorable, c'est pour annoncer Jésus non-seulement comme le Verbe égal à son Père, comme la splendeur de sa gloire, comme la figure de sa substance (3), comme le but de la loi, comme le complément des prophéties, comme le désiré des nations et l'espérance de tous les siècles, mais encore comme le Docteur suprême, comme le Maître après lequel il n'y aurait plus rien à enseigner aux peuples (4). Jésus-Christ une fois apparu se présente sous le même caractère. Il envoie ses disciples évangéliser le monde. Mais il est bien entendu que ce n'est point une mission passagère qu'il leur confie; aucun cercle de temps ne doit en limiter l'exercice; il sera avec eux jusqu'à la consommation des siècles; nul autre ne les remplacera dans le gouvernement des esprits (5). Ses apôtres n'en ont pas une autre idée. Dans son admirable Epître aux Hébreux, S. Paul insiste sur cette grande différence qui existe entre la loi ancienne et la loi nouvelle, entre Moïse et le Christ; que dans la loi

[1] *Introduction*, LIX.
[2] Hebræ. I, 1. 2.
[3] Hebræ, 1, 3.
[4] Isai. L. v. 4.
[5] Matth. XXVIII, 18, 19, 20.

ancienne tout était figuratif, caduque, transitoire, tandis que dans la loi nouvelle tout est réel, permanent, immuable; que Moïse n'était dans le tabernacle antique que comme un serviteur dans une maison étrangère, tandis que le Christ est comme un Fils dans sa propre maison ; et que si l'œuvre du premier a dû finir, parce qu'elle était infirme et imparfaite, le second qui est parfait doit avoir un sacerdoce et un enseignement éternels (1). » Voilà le vrai. Dieu ne s'est pas épuisé par la révélation du Christ ; il possède encore des trésors infinis de science qu'il n'a point dévoilés à la terre. Mais il s'est imposé des bornes qu'il ne franchira plus ; il n'ajoute rien au soleil, il n'ajoutera rien à l'Evangile. Tout dogme nouveau ne peut être qu'un mensonge, et quand un ange même viendrait, à la place de M. Renan, nous dire que Dieu s'est encore *révélé après Jésus*, avec l'apôtre S. Paul nous lui dirions : Anathème (2).

« Profondément inégales et d'autant plus divines qu'elles sont plus grandes, plus spontanées, les manifestations du Dieu caché au fond de la conscience humaine sont toutes du même ordre (3). » Concevez d'abord comment des *manifestations inégales* et *plus ou moins divines* les unes que les autres peuvent *être du même ordre*. J'avoue que ces termes me paraissent contradictoires ; mais le *sens esthétique* de M. Renan sait tout concilier. Concevez encore comment le même Dieu caché au fond de la conscience humaine a pu faire deux manifestations de lui-même qui se démentent, l'une dans le Christ qui se dit Dieu, l'autre par M. Renan qui déclare que ce n'est qu'un homme. Voilà deux manifestations assurément très-*inégales* et parfaitement *spontanées* ; l'essentiel est de deviner et de démontrer comment toutes deux elles peuvent être divines. — Et puis rien n'est puéril comme cette fiction d'un Dieu caché dans la conscience humaine, y produisant des fermentations sourdes comme celles d'un volcan

[1] Hebræ. III, 2-6, VII, 28.
[2] Gal. I, 8, 9.
(3) *Introduction*, LIX.

qu'on entend bouillonner quand on met l'oreille contre terre, et qui, de loin en loin, faisant une explosion sublime, jette en l'air Minos, Pythagore, ou Voltaire comme autant de manifestations de lui-même. Il faut être au siècle de M. Renan pour voir des esprits qui se croient sérieux inventer et recevoir avec calme de semblables chimères. — Enfin, l'on comprend à merveille que nous ne discutions pas une philosophie qui place sur le même rang tout ce que M. Renan ne rougit pas d'appeler les manifestations du *Dieu caché dans la conscience humaine.* A part l'auteur de la *Vie de Jésus,* qui voudrait assimiler les *Védas à l'Evangile?*

XXII

« Jésus ne saurait donc appartenir uniquement à ceux qui se disent ses disciples. Il est l'honneur commun de tout ce qui porte un cœur d'homme (1). » Non, il n'*appartient pas uniquement à ses disciples,* en ce sens que ceux mêmes qui ne le sont pas sont appelés à le posséder, s'ils le veulent, comme leur lumière et leur espérance. Mais *il appartient uniquement à ses disciples* en cet autre sens qu'ils ont seuls l'exacte notion de sa nature et l'intelligence de sa vraie grandeur. Quiconque prétend que le Verbe éternel n'est pas venu dans la chair ; quiconque brise dans Jésus le faisceau des deux natures que la main de Dieu même y a réunies, celui-là, comme le dit S. Jean, est un Ante-Christ (2), c'est-à-dire que non-seulement il est ennemi du Christ, mais qu'il en a perdu même l'idée ; il croit en posséder la réalité, il n'en étreint pas même le simulacre. Il appartient encore au Christ malgré les blasphèmes par lesquels il l'outrage ; mais le Christ ne lui appartient plus, il n'a plus le droit de le nommer ni sa propriété, ni son frère.

(1) *Introduction*, LIX.
(2) I Joan. IV, 3.

« Il est l'honneur commun de tout ce qui porte un cœur d'homme. » Sans doute ; rien n'est plus glorieux pour l'homme que d'avoir vu sa nature épousée par un Dieu ; et que vous croyiez ce mystère ou que vous ne le croyiez pas, le mystère n'en sera ni moins réel ni moins honorable pour l'humanité. Ceux mêmes qui le nient participent à la gloire qu'il a fait rejaillir sur la race d'Adam. Mais il n'est point l'honneur de tout ce qui porte un cœur d'homme en ce sens qu'il soit un pur homme lui-même, et que notre nature se soit élevée en lui, par ses seules forces, à la hauteur où il l'a portée. C'est là ce que veut dire M. Renan. Mais il prête à l'humanité une grandeur qui ne germa pas de son propre fonds. En Jésus-Christ, c'est le Dieu qui fit l'homme ; celui-ci ne fut si noble que par l'alliance mystérieuse qui l'unit à celui-là. Supprimez le Dieu, l'homme eût pu sans doute rester encore remarquable ; mais il n'aurait ni cette puissance, ni cette sagesse, ni cette perfection sans exemple et sans égale qu'il a fait éclater. Ainsi, rien de ce qui porte un cœur d'homme n'a le droit de considérer le Christ comme l'œuvre de la nature. Jésus fut la fleur de l'humanité, mais il dut son épanouissement à la vertu d'une sève divine ; non pas suivant la signification que M. Renan prête à ce mot, mais dans le sens rigoureux où l'entend la théologie catholique.

Après tout, quand vous aurez fait de Jésus un génie romanesque, quand, au lieu d'un être véritablement divin, vous n'aurez qu'un personnage indéfini, d'une nature indéterminée, d'une histoire problématique, quelle sera la mesure d'honneur qu'il fera rejaillir sur l'humanité ? Que nous le regardions comme une gloire, nous qui l'adorons comme un Dieu fait homme et qui prenons à la lettre les prodiges que l'Evangile en raconte, c'est très-bien. Mais dites-le nous, de grâce, vous qui faites de l'Evangile le cas qu'on ferait d'un conte arabe, vous qui vous donnez le droit de l'interpréter comme une allégorie, vous qui réduisez son héros aux destinées incertaines des demi-dieux chantés par la mythologie, quel éclat vous revient de ses vertus, qui ne sont que des énigmes, et de ses hautes actions, qui ne sont peut-être que des rêves poétiques ?

« Sa gloire ne consiste point à être relégué hors de l'histoire » (1). Et cependant, n'est-ce pas cette étrange gloire dont vous prétendez l'investir ? Les Evangiles, entendus comme ils l'ont été par tous les siècles, voilà l'histoire vraie : Jésus-Christ habite au centre de leurs récits pris à la lettre comme dans un sanctuaire. L'Eglise fait la garde à l'entour de ce temple pour que nul ravisseur ne vienne en arracher son Dieu. Et vous, pour lui dérober ce trésor, vous démolissez le sanctuaire lui-même ; vous détruisez l'histoire, et de cette demeure en ruines vous faites sortir un Christ défiguré, meurtri, humilié, méconnaissable, comme ces malheureux qui, surpris par la chute d'un édifice qui les abritait, s'échappent du sein des décombres, blessés, mutilés, et moins semblables à des hommes qu'à des fantômes s'élançant d'un tombeau. Ainsi, le sacrilége dont vous prétendez vous préserver est précisément votre crime ; pour glorifier le Christ, vous le bannissez de l'histoire.

« On lui rend un culte plus vrai en montrant que l'histoire entière est incompréhensible sans lui » (2). Vous avez parfaitement raison; c'est faire au Christ un honneur à la fois insigne et mérité que de *montrer que l'histoire entière est incompréhensible sans lui.* Mais, chose étrange ! avec le Christ que vous nous offrez, vous n'expliquez pas l'histoire, vous la rendez inexplicable. Quand on adore le Christ comme un Dieu, on trouve facilement en Lui l'intelligence et le nœud du passé; en Lui, comme le dit l'apôtre S. Paul, tout se tient et se lie (3). Mais dès que vous n'en faites qu'un homme, l'histoire devient un livre fermé, et de tous les mystères, le plus impénétrable. Ce qu'Eusèbe appelait autrefois la préexistence du Christ, les conquêtes faites ensuite dans le monde par sa croix et son nom, les lumières dont il a doté l'intelligence humaine, l'amour et les haines dont il fut et demeure encore l'objet, la solidité sans exemple des institutions qu'il a fondées, l'incalcu-

(1) *Introduction*, LIX.
(2) *Id., ibid.*
(3) Col. I, 17.

lable immensité des bienfaits qu'il a répandus, l'influence décisive et créatrice qu'il a exercée sur la civilisation moderne et les divers éléments dont elle se compose, tout cela, qui constitue un fait aussi incontestable qu'il est éclatant, se change en un problème entièrement insoluble dès que la divinité du Christ n'est plus là pour vous rendre compte de tant de prodiges. Il n'est pas douteux que Jésus remplit l'histoire et qu'il en est l'âme; mais ce qui la remplit, ce qui en est l'âme, ce n'est pas l'homme en lui, c'est le Dieu; et quand vous en proscrivez le Dieu pour n'y laisser que l'homme, c'est par une extravagante impossibilité que vous essayez d'expliquer l'histoire.

XXIII

Ainsi, de l'*Introduction* de M. Renan, rien ne peut être accepté. Ce ne sont pas ses principes, qui ne sont que des paradoxes voisins plus d'une fois de la puérilité; ce ne sont pas ses appréciations sur les Evangiles, elles ne sont qu'un mélange d'inexactitude et d'impiété; ce ne sont pas ses jugements sur les sources profanes, qui ne sont que de misérables habiletés pour constater des influences imaginaires ou se dérober à des autorités décisives; ce ne sont pas ses raisonnements, il ne sait faire que des affirmations; ce ne sont pas même ses témoignages de respect pour le Christ, ils ressemblent à ceux du Prétoire. Il n'y a dans cette Préface d'autre mérite que celui de tisser le sophisme avec un certain art, de rendre l'erreur pour ainsi dire insaisissable par une incomparable mobilité d'idées, et par je ne sais quelle astucieuse adresse à recouvrir le mensonge d'un langage où quelques reflets de vérité deviennent eux-mêmes un instrument de séduction, et enfin d'écrire les impiétés les plus radicales, les blasphèmes les plus audacieux avec un ton fascinateur de calme et d'apparente bonne foi.

Ah ! N. T.-C. C. c'est le cas de répéter aux fidèles cette grande parole du Maître : « Prenez garde aux faux prophètes qui viennent à vous sous la peau de brebis et qui sont en réalité des loups ravissants (1). » Toutes ces façons de ménagements, toutes ces délicatesses de style, toutes ces élégances sacriléges, ne sont qu'un masque sous lequel s'abrite pour mieux réussir la haine du Christ et de sa divinité, dogme sacré qui portant en soi toutes les destinées comme tous les droits de l'Eglise, appelle naturellement les fureurs les plus implacables et les agressions les plus désespérées de l'enfer. Il y a longtemps qu'on fait sur le Christ, pour lui ravir le titre et la dignité de Fils de Dieu égal à son Père, les suppositions chimériques dont il est l'objet de nos jours ; il faut leur répondre comme les saints Docteurs : « Vous voulez, s'écriait autrefois S. Athanase, que le Christ soit un homme ? Mais comment se fait-il qu'un homme seul triomphe de tous les dieux que les païens adorent, et que, par une force qui lui est propre, il les convainque de n'être qu'un pur néant ? Vous voulez que ce soit un magicien ? Mais comment un magicien a-t-il pu détruire la magie d'un bout à l'autre du monde, au lieu d'en affermir le règne ? Vous voulez que ce soit un démon ? Mais comment le serait-il, puisque partout il chasse les démons ou les condamne à l'impuissance ? Et puisqu'il n'est pas simplement un homme, puisqu'il n'est pas non plus un magicien, puisqu'il est encore moins un démon, lui qui a dissipé les prestiges des démons, démenti les fictions des poètes, confondu la sagesse des Gentils, n'est-il pas évident, ne doit-il pas être constant pour tous qu'il est vraiment le Fils de Dieu, le Verbe éternel, la Sagesse et la Vertu du Père ? Ses œuvres appartiennent manifestement à un ordre plus élevé que notre condition mortelle, et plus on les étudie en elles-mêmes, plus on les compare avec les actions des autres hommes, plus on reste convaincu qu'elles n'ont pu émaner que d'un Dieu (2). » Ces nobles paroles doivent éveiller d'énergiques échos dans tous les temps où se reproduisent les

(1) Matth. VII, 15.
(2) Athanas. *De incarnat. Verbi*, 48.

absurdes hypothèses contre lesquelles elles furent prononcées. Les blasphémateurs des premiers siècles reparaissent aujourd'hui. A l'exemple du grand archevêque d'Alexandrie, protestons contre eux avec toute la vigueur de notre âme. Replongeons-nous plus avant dans notre foi à la divinité du Sauveur; et pour abattre, pour pulvériser l'orgueil révolté qui la nie, ne cherchons pas d'autre instrument que ce passage décisif d'un évangéliste que nous venons de voir insulter sans pudeur : « *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis* (1). »

A CES CAUSES, le nom de Dieu invoqué, et après nous être convaincu par une étude sérieuse :

1o Que l'auteur de la *Vie de Jésus* ne tient aucun compte de la divine inspiration des quatre Evangiles canoniques, dans le sens où l'entend la vraie théologie, et telle que l'ont admise tous les siècles chrétiens ;

2o Qu'il refuse d'accepter l'authenticité de ces Livres sacrés comme la comprend l'Eglise, soit pour les auteurs auxquels on les attribue, soit pour les récits et les discours dont leur texte se compose ;

3o Que sur ces deux points, aux décisions infaillibles de l'Eglise, à l'autorité des Pères et des théologiens, il préfère les lumières souvent insuffisantes ou trompeuses et les explications souvent arbitraires de la critique et de la philologie mal appliquées, science après tout dont l'Eglise elle-même est loin d'être dépourvue et de négliger l'emploi ;

4o Qu'il a surtout l'immense tort de laisser complètement de côté l'enseignement de la Tradition dans l'interprétation des Evan-

(1) Jean. I, 14.

giles, pour ne les expliquer que par des interprétations personnelles, téméraires, déraisonnables, hérétiques, aussi injurieuses pour les auteurs sacrés que pour Celui dont ils racontent la vie ;

5° Qu'il traite les Evangélistes, quoique inspirés par le Saint-Esprit, avec moins d'égards et de respect que de simples historiens, se prévalant tantôt d'une fausse raison d'art, tantôt d'un prétexte de linguistique qui n'est, au fond, qu'une erreur, tantôt d'une donnée historique ou philosophique qui n'est, en définitive, qu'une méprise ou un paradoxe, pour repousser certains récits ou certains discours des Evangiles, les manier et les remanier tout à son aise, et enlever ainsi à Jésus-Christ cette forme précise, arrêtée, que nos Livres sacrés lui donnent, pour n'en plus faire qu'un personnage indécis et problématique ;

6° Qu'il repousse tout récit surnaturel et tout miracle comme n'étant pas démontré, et qu'il marche par là directement à la destruction de la divinité de Notre-Seigneur et Maître Jésus-Christ, ruinant ainsi la foi dans son objet essentiel ; renouvelant des hérésies plusieurs fois condamnées ; arrachant à la piété ses consolations et ses espérances les plus douces et les plus chères ; anéantissant la Rédemption ; livrant le salut des hommes à la plus effroyable des incertitudes ;

Pour tous ces motifs, en vertu de l'autorité dont Dieu et le St-Siége nous ont investi pour être juge et vengeur de la Foi dans notre diocèse, nous réprouvons et condamnons la *Vie de Jésus* dont nous avons parlé dans la présente instruction pastorale, et nous exhortons vivement le Clergé et les Fidèles, soumis à notre juridiction, à se rappeler que les règles générales de l'Eglise, la délicatesse de la foi, l'intérêt de leur propre religion et l'édification du peuple chrétien, leur commandent de ne point lire, retenir, prêter, ni propager cet ouvrage.

Et sera, la présente condamnation, lue au prône de la Messe de paroisse, dans toutes les églises de notre Diocèse, le premier dimanche qui suivra la réception de notre Instruction pastorale.

Fait et donné aux Eaux-Bonnes, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire particulier, le treize juillet mil huit cent soixante-trois, fête de S. Anaclet, Pape, qui ne se contenta pas de professer à Rome, en présence des Césars encore païens et des philosophes encore rêveurs et rebelles, la divinité de Jésus-Christ, mais sut, à l'exemple de Pierre et des autres Pontifes qui avaient occupé le même trône, verser son sang pour en attester la certitude au monde.



† HENRI, *Evêque de Nimes.*

Par Mandement :

A. DE CABRIÈRES,

Chⁿᵉ Honʳᵉ, Secrétaire particulier de Monseigneur.

Tom. IV, page 261.

Nimes. — Typ. SOUSTELLE, imprimeur de Mgr l'Evêque, boulevart St-Antoine, 8.

